

Les ennemis de la LIBERTÉ n'ont pas droit à la LIBERTÉ!

Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, je continuerai systématiquement à dire qu'elles ne vont pas bien — Henri ROCHEFORT

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal Case postale 20, Station "N" — Tél. *PLateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

PAUL GOUIN DANS LA MAIN DES NAZIS-FASCISTES

DOLLARD NOUS DIT...

Quelques jeunes gens à qui des sectaires ont dicté une attitude de tire-au-flanc affichaient, au cours des manifestations de dimanche dernier, ces mots étranges: "Dollard nous appartient!" Que voulaient-ils dire? Que le héros de Long-Sault était la propriété exclusive de l'A.C.J.C., de l'O.J.C., de l'U.C.C., de la S.J.B., de la J.I.C., de la J.O.C., des C.V.C., de la J.E.C. et de quelques autres sociétés soi-disant catholiques qui aiment à se tenir les pieds au chaud et à ne pas bouger de leur patelin jusqu'au moment où l'apparition d'un ennemi sera pour eux le signal de retraire stratégiquement dans les forêts des Laurentides? Peut-être.

A qui Dollard appartient, voilà qui demande réflexion. Il était avant tout un soldat, et que sa mémoire ait été célébrée par des soldats avant de l'être par quelques milliers de civils blafards, c'est un geste de la plus haute convenance et qui nous réjouit... à cette heure surtout où nos libertés sont menacées de tous les points du globe et où l'esprit belliqueux et impavide de Dollard nous est plus nécessaire que jamais.

Dollard est un symbole. Nous avons le droit de nous enorgueillir d'appartenir à la même famille que la sienne; mais il représente surtout l'héroïsme humain et universel; il est de cette race éternelle des courageux, des audacieux, des aventuriers honnêtes, généreux et virils, qui seuls ont permis aux peuples de se défendre dans le danger, de braver tous les périls et de survivre. Sans eux, il n'y aurait pas de combat sur la terre: il n'y aurait que des avachis ou des esclaves, et l'une des qualités premières de la vie s'effacerait de notre espèce: l'énergie.

C'est un bonheur que Dollard ne soit pas mort: il s'est multiplié par cent, par mille, par dix mille, chez ces jeunes volontaires de sang français qui ont répondu aux premiers à l'appel du clairon et qui, demain, répéteront, pour nous, le fait d'armes de Long-Sault. Il y a des Dollard à foison dans nos armées de terre, de l'air et de la mer. Celui-là est un Dollard qui pilote son avion tout droit vers une escadrille dix fois supérieure en nombre et qui sait que sa vie ne tient plus qu'à une minute, une seconde; celui-là est un Dollard qui s'élance en parachute des hauteurs du ciel, pour tomber sur un sol hostile et peuplé d'embûches; celui-là est un Dollard qui, sur une corvette frêle, vogue sur une mer infestée de mines et de sous-marins; celui-là est un Dollard qui, simple matelot de cargo, ne sait jamais l'instant où une torpille fera sauter le navire... Je n'hésite pas à dire que le premier Dollard, l'ancien, le modèle, s'il avait pu, dimanche dernier, descendre de son socle et choisir sa foule, serait allé serrer la main à ses deux frères en héroïsme, les officiers-aviateurs Laurent Robillard et Paul-Emile Morin, et non pas à un président quelconque d'acétylisme ou à un précheur de vertus médiévales.

J'aime à me figurer Dollard non pas comme un saint de vitrail qui remontaient les "portages" en récitant des rosaires, mais comme un dur-à-cuire qui avait le verbe haut et rude, les traits mâles, l'esprit aigre-sûr, le cœur plein de fortes colères. Celui-là ne me scandaliserait pas qui me dirait que ce héros poussait parfois des jurons à faire les dévils de Pantagruel ou de Frère Jean des Entonneurs. Si un écrivain de son temps avait pu noter les conversations tenues, le soir, entre les officiers de la petite troupe, nous y trouverions probablement de ces truculentes et inoffensives histoires qui provoquent toujours les protestations de Tartuffe. Trop longtemps, des pédagogues ont transformé nos manuels d'histoire en autant de traités de mysticisme. A les en croire, nos ancêtres étaient presque tous des planteurs de croix; ils n'allaient vers l'Iroquois ou l'Anglais qu'avec des oraisons jaculatoires. Et cette manière d'enseigner l'histoire comporte plusieurs inconvénients, entre autres, celui de dépeupiller de leur vrai caractère, de leur réalité, de leur simplicité, de leur humanité, quelques-uns des principaux fondateurs de cet empire qu'on appelle la Nouvelle-France. Ceci soit dit sans porter le moindre préjudice à la sublimité de l'esprit véritablement religieux qui anime les grandes âmes.

Si nous avions pu connaître dans l'intimité ces hommes (Suite à la page 3) — Jean-Charles HARVEY

Comment un fasciste notoire et un ancien camarade d'Adrien Arcand préparent les assises canadiennes-françaises de la semaine prochaine. — Les télégrammes à Roosevelt et Churchill. — Douze messages à King.

Au moment où j'écris ces lignes, l'abbé Pierre Gravel serait en route pour Montréal, où il viendrait tenir un conciliabule avec M. Paul Gouin, M. le docteur Gabriel Lambert, M. Emile Latrémouille, M. l'abbé Guay, une couple de journalistes dont nous ne possédons pas encore les noms et quelques autres fascistes et séparatistes. On veut régler les derniers détails de l'organisation des fameuses assises canadiennes-françaises que le groupe des "séparatés" tiendra les 3, 4 et 5 juin.

Ce congrès, auquel prendront part des représentants de la plupart des sociétés dites nationales, entre autres l'Ordre de Jacques-Cartier et la Saint-Jean-Baptiste, aura pour but bien défini de jeter les assises de l'Etat français tant prôné par M. l'abbé Lionel Groulx et ses disciples. On ignore si M. René Chaulout en sera, car il a été pria de transes, ces jours derniers, lorsqu'on lui a laissé entendre qu'il pourrait bien se réveiller derrière un réseau de fil de fer barbelé. Chose certaine, d'importantes résolutions seront adoptées au cours des séances. Et comme des Canadiens de langue française de toutes les parties de notre province y seront présents, on pourra annoncer qu'il s'agit d'un acte de portée nationale.

D'après le plan des deux fascistes — dont l'un a porté longtemps la croix gammée au bras — qui se sont imposés comme les principaux organisateurs de M. Gouin, on formera une association sur le plan pan-indien. On rédigera une "résolution" en conséquence et on en célébrera immédiatement une copie non seulement à Mackenzie King, mais aussi à MM. Roosevelt et Churchill. On mettra ces derniers en demeure d'appliquer, en ce qui concerne les Canadiens de langue française, cet article de la Charte de l'Atlantique qui stipule que les petites nationalités ont le droit de disposer librement d'elles-mêmes. On croit par là embarrasser considérablement les deux chefs d'Etat, qui n'ont jamais pensé que les Laurentiens séparatistes se prévaudraient de cette clause au moment où ils font partie d'un immense pays plein de richesses et d'avenir. Ils n'auraient jamais revê une telle absurdité.

D'ailleurs MM. Churchill et Roosevelt pourront demander aux organisateurs nazi-fascistes des assises dites canadiennes-françaises sur quoi ils se fondent pour affirmer que la province de Québec veut divorcer du reste du Canada. Ils auront droit de douter. Au lieu de croire sur parole quelques écrivains qui, sous la conduite de MM. Gouin, Lambert et Latrémouille et d'un dénommé Alphonse Lortie de Québec posent en représentants attirés de tout l'élément français, ils voudront connaître le vœu de la majorité des Canadiens de langue française. Or, sur trois millions d'entre ces derniers, nous pourrions parier n'importe quoi qu'il n'y a pas 20,000 séparatistes. Et ces vingt mille sont ce que nous avons de plus imbécile dans le nord de l'Amérique.

Ce n'est pas par le nombre des noms ronflants et des sociétés soi-disant catholiques et "françaises" que l'on peut rallier la majorité de nos compatriotes. Là-dessus, il y a lieu de donner à nos chefs fédéraux, à Ottawa, un avertissement: qu'ils se gardent des pétitions en masse qui leur sont adressées de temps à autre: ces pétitions portent souvent les signatures de toutes nos sociétés nationales, dont les membres n'ont pas même été consultés.

Un fait s'est produit, la semaine dernière, qui prouve jusqu'à quel point la multiplicité de telles associations porte certains personnages à abuser des méthodes de chantage et d'intimidation. Deux individus qui devraient être depuis longtemps dans un camp de concentration, l'un, nazi notoire, l'autre, fasciste et séparatiste, passeront la journée à rédiger, à l'adresse de Mackenzie King, des télégrammes protestant contre l'abolition des consulats de Vichy-Berlin. Tous ces messages portaient la signature de nos diverses sociétés nationales dont les officiers n'avaient pas même été avertis. En voici quelques textes qui nous sont communiqués d'Ottawa:

Canadiens français exigent consulats français. — Cercle Dollard des Ormeaux. — Un poids, une mesure, gardez consulats français. — Jeunes Laurentiens. — Conservons unité nationale, maintenons consulats français ouverts. — Ass. des Hommes d'Affaires du Nord. — Sommes opposés à fermeture consulats français dans Québec. — Société Saint-Jean-Baptiste. — Consulats français doivent être ouverts dans Québec. — Quid Novi. — Consulats français indispensables dans Québec. — Cercle Universitaire. — Fermeture des consulats français préjudiciable à Québec. — A.C.J.C. — Devons maintenir consulats français ouverts dans Québec. — Syndicats catholiques. — Considérons injuste fermeture consulats français dans Québec. — U.C.C. — Fermeture consulats français dans Québec injuste flagrante. — J.O.C. — Respect officiels droits c.-f. exigent consulats français restent ouverts. — Ligue Défense Canada. — Consulats français doivent rester ouverts dans Québec. Justice. — Franco-Alliés (Verdun).

Voilà comment une minorité agissante peut parfois influencer des Anglo-Canadiens qui ne connaissent rien du sentiment de la masse des Canadiens de langue française et qui écoutent volontiers ceux qui font le plus de bruit. Nous avons déjà dénoncé ces tactiques, quand nous avons parlé des mouvements d'ensemble et des pressions collectives faites par les douze à quinze mille membres de l'Ordre de Jacques-Cartier. Par ces moyens malhonnêtes, on peut pousser à tous les postes et dans tous les milieux, des mouchards, des traîtres, des déloyaux et des sectaires: par contre, on peut éliminer des services publics les hommes les plus éclairés, les plus cultivés, les plus larges d'esprit, les plus utiles.

Il faut à tout prix que nos ministres et députés fédéraux s'unissent pour éradiquer ces dangereuses coteries. Et il est temps d'agir, car la mesure est comble. Surtout quand on songe que les Nazis ont des intelligences dans la presse et à la radio, qu'ils ont déjà embrigadé deux journalistes à leur solde.

Il faut en être rendu à un état de profonde folie pour que deux hommes échappés par miracle au camp de concentration soient justement ceux-là qui inspirent une résolution destinée à dicter la politique Roosevelt-Churchill sur le statut d'après-guerre de nos compatriotes.

On doit ce résultat à la faiblesse et à l'aveuglement des chefs de ce pays. J.-Ch. H.

Notes. — A la dernière minute, il semblerait que M. Paul Gouin hésite à prendre la tête du mouvement. Il exigerait préalablement l'admission de certains chefs nationalistes de Québec. M. Alphonse Lortie, marchand bien connu de la vieille capitale, se ferait fort d'obtenir ces adhésions. Ce M. Lortie est un pro-nazi dont on entendrait parler.

Au reste, il s'est formé, dans la ville de Québec, un petit groupe pro-nazi qui conseille à des ouvriers de faire du sabotage en travaillant au ralenti dans l'industrie de guerre.

Autre nouvelle: la R.C.M.P. aurait récemment fait des perquisitions chez l'abbé G., à Québec. L'information nous vient de Québec même.

RISQUE À PRENDRE

La présence en Grande-Bretagne d'une importante mission militaire américaine, les entrevues qu'ont eu les membres de cette mission avec les chefs militaires anglais, tout a contribué cette semaine à remettre de nouveau en question la création d'un deuxième front en Europe, par une invasion anglo-américaine du continent. La situation critique dans laquelle se sont trouvés les Russes au sud de Kharkov a enrichi d'une rumeur nouvelle cette question déjà ancienne: en effet, la Russie aurait proposé aux Américains et aux Anglais de leur céder des bases en Sibérie et, de leur côté, ils ouvriraient un deuxième front sur le continent européen. Donnant donnant, quel... Que l'invasion de l'Europe vienne se produire, cela ne laisse pas de nous intéresser. Que l'invasion de l'Europe vienne à se produire, cela ne nous laisse pas de nous intéresser. Mais à quel moment, voilà ce qui nous aimons à croire, avec sans doute la masse du peuple britannique, que ce sera pour bientôt.

Tous les récents discours des chefs politiques de Grande-Bretagne — à l'exception de celui de M. Clement Attlee — montrent un bel optimisme, une farouche volonté de vaincre, et le désir d'en finir au plus tôt. Peut-être M. Attlee a-t-il jugé à propos de jeter un peu d'eau froide sur l'ardeur, trop impatiente à son gré, de ses compatriotes. Il reste que le climat psychologique, en Angleterre et chez toutes les nations unies, est on ne peut plus favorable à l'action.

Justement, il est improbable que les gouvernements alliés laissent se perdre cet inappréciable atout qu'est la volonté populaire de combattre et de vaincre. Churchill, Roosevelt et ceux qui les secondent seraient impardonnables s'ils laissaient se refroidir un enthousiasme qu'il ne serait peut-être pas facile ensuite de réchauffer...

Partout, on n'entend que ce cri: "Quand allons-nous prendre l'initiative?" La presse des pays anglo-saxons ne reflète qu'un désir: "Passer à l'offensive!"

Un tel climat psychologique se crée tout seul. Il ne se suscite pas et, surtout, il ne se recrée pas quand il a une fois existé et qu'on l'a laissé miner par une éternelle inaction, par une série d'atermoiements qui ont abouti à la catastrophe.

Je disais qu'il ne laissait aucun doute que l'invasion de l'Europe viendra à se produire. Cela, évidemment, si nous ne sommes pas battus avant — hypothèse qui me paraît tellement invraisemblable que je ne l'avais même pas envisagée. Mais si nous n'attaquons pas à temps, si nous laissons passer une occasion unique, qui saurait prédire ce que nous réservera l'avenir?

Les Américains semblent d'ailleurs être parfaitement rendu compte du péril. Ils semblent avoir fort bien vu où réside le danger.

Washington est à présent déterminée à tout mettre en oeuvre, à faire un effort total pour gagner la guerre cet été. Si l'on ne tente pas encore l'invasion du continent, on fera néanmoins tout ce qu'il sera possible pour enrayer l'offensive allemande. Certains chefs militaires américains croient en effet que l'Allemagne peut fort bien remporter au cours de la prochaine saison quelques victoires retentissantes, mais quand même perdre la guerre.

Ce qui ressort des conférences anglo-américaines, c'est que les Etats-Unis ne sont pas encore "fin prêts". Mais la production industrielle commence, chez nos voisins, à atteindre des résultats impressionnants. Et tout indique que le total de cette production sera, au cours des prochains mois, dirigé sur le front européen. Pour cela, il faudra mobiliser tous les navires marchands disponibles.

Conséquemment, d'après des informations sûres, Washington doit retirer des navires des lignes sud-américaines, malgré le pressant besoin qu'ont de certain matériel les Etats d'Amérique latine alliés aux Etats-Unis.

On n'accorderait même que la seconde priorité aux ravitaillements destinés au front d'Extrême-Orient, malgré la gravité de la situation dans le Pacifique.

Les dirigeants américains ne sont pas sans reconnaître que cela présente quelque risque. Mais ils considèrent n'avoir qu'une alternative: prendre un risque maintenant afin d'obtenir une victoire rapide, ou bien soutenir une longue et dure guerre... pour peut-être finalement la perdre.

Les gouvernements des grandes démocraties occidentales peuvent agir sans hésiter: il y a longtemps que les peuples dont ils sont les serviteurs ont fait leur choix.

Et c'est dans le sens de l'action, de l'action rapide, de l'action foudroyante, que se sont prononcés Britanniques et Américains. Emile-Charles HAMEL

Rations: Le rationnement des denrées doit être appliqué avec équité. Les Héros: On trouvera par ailleurs une lettre du Lt Colonel de Salaberry accompagnée d'un commentaire. AVEC LE SOURIRE: René Chaloult: Mon article: "Texte inédit..." était déjà composé lorsqu'est parvenue la nouvelle des poursuites engagées contre René Chaloult.

AVEC LE SOURIRE: Chez nos confrères: La Voix de France éditée à New York a publié le 15 mai un luxueux numéro. Ca, c'est un député: Le bilingue "Devoir" reproduit en bonne place la réponse donnée à M. Lacombe, député des Deux-Montagnes par le Secrétaire d'Etat, réponse d'après laquelle M. François Leduc aurait reçu pour travaux purement professionnels (inspection d'entreprise de construction de pistes) et en tant qu'associé à un bureau d'ingénieurs une somme d'environ \$14,000-dollars.

Réponse: "La Frontière (de Rouyn) écrit: "L'Estienne de la feuille à M. Harvey aurait... dû se tenir aux îles St-Pierre et Miquelon. Question de vie ou de mort: "La Chronique de Trois-Rivières" dont la devise est — de notre temps, sans incriminer, sans récriminer — consacrer à notre directeur un titre fleureux: "Jean-Charles avait encore sur sa race".

VOISINS LATINS, VUS DU CANADA

(Écrit spécialement pour "Le Jour")

par Marcel Roussin

— IX —

La troisième querelle est probablement celle qui a le plus attiré l'attention des pays étrangers sur le Chaco, entre la Bolivie et le Paraguay. Le "Boreal Chaco" est un triangle formé par les rivières Pilcomayo, Paraguay et Parapeti. Or la frontière séparant les deux pays n'avait jamais été établie effectivement, malgré les cinq traités qui la fixaient, de 1879 à 1913. La colonisation dans cette région était d'origine paraguayenne, quoique de forts intérêts boliviens y fussent engagés. Le Chaco était en quelque sorte un moyen d'accès pour la Bolivie à la Plata et à l'océan Atlantique.

Depuis plusieurs années, la situation était tendue entre les deux États, mais en 1927, ce fut la bataille pour val entre des postes avancés de deux pays. L'Argentine offrit sa médiation en 1928, mais une agression en règle du Paraguay dans le Chaco força la Bolivie à rompre ses relations diplomatiques. Le Conseil de la Société des Nations et la Conférence pan-américaine de conciliation et d'arbitrage qui siègeait à ce moment décidèrent d'intervenir. Les antagonistes acceptèrent heureusement les bons offices de ce dernier organisme et les relations diplomatiques entre ces pays reprirent. En juillet 1931, nouvelle rupture, et les pays sont sur pied de guerre.

La faillite de la Conférence pan-américaine entraîne la guerre en juin 1932, et elle durera jusqu'en 1935. Entre temps, le Paraguay a pensé à déclarer la guerre... en mai 1933! Le Conseil de la Société des Nations remet son mandat entre les mains des Républiques du Brésil, de l'Argentine, du Chili et du Pérou. Quelques mois plus tard ces États avouent à leur tour leur impuissance et c'est encore Genève qui revient au plan original avec une Commission formée de représentants de l'Angleterre, du Mexique, de la France, de l'Italie et de l'Espagne. On constate que l'insistance dangereusement sur les affaires américaines.

Durant la Conférence pan-américaine de Montevideo, en 1933, un armistice est conclu, qui dure... 11 jours. La Commission présente un projet de traité de paix, en 1934, qui est rejeté. En mai de la même année, les États-Unis décident de recourir aux grands moyens et imposent un embargo sur les envois d'armes aux belligé-

rants; deux mois plus tard, c'est la Société des Nations qui recommande aux États-membres de se servir d'une mesure identique. Le rapport par la Commission est accepté par la Société des Nations, en novembre, et rejeté immédiatement par le Paraguay. C'est à la suite de ce geste cavalier que fut levé l'embargo contre la Bolivie, ce qui eut pour effet de soulever les protestations du Paraguay et même d'amener son retrait de la Société des Nations. D'une part le principe était sauf, et d'autre part tout le territoire, occupé par les troupes du Paraguay. Et comme dans les histoires qui doivent avoir une fin "malgré tout", en juin 1935, les deux adversaires signèrent un armistice, parce qu'ils étaient mutuellement épuisés. L'armistice fut renouvelé en 1936, et l'on commença la démobilitation de la région et le rapatriement des prisonniers. Les relations diplomatiques reprirent, et malgré une situation générale tendue, tenaient bon. C'était la fin inespérée et presque inconcevable d'un conflit qui avait mis sur pied tous les juristes du monde et poussé à la colère les grandes Puissances; comme disait le vieil exemple de grammaire: "le combat cessa, faute de combattants".

La frontière entre l'Équateur et le Pérou fut la cause de la quatrième dispute sérieuse, et qui dura 113 ans, pour se terminer en janvier 1942, à la Conférence de Rio de Janeiro. Disons simplement que ni le traité de 1932 entre la Colombie et le Pérou, ni l'arrangement qui terminait la dispute de Leticia ne pouvaient satisfaire la République d'Équateur qui a des intérêts faciles à comprendre dans le bassin de l'Amazonie. Le règlement de 1942 remet à l'Équateur la province de El Oro, sur la côte, qui était entre les mains du Pérou depuis l'été dernier. La nouvelle frontière suit une ligne assez arbitraire qui ne satisfait ni l'un ni l'autre des antagonistes. Les habitants de l'Équateur reprochent aux soldats péruviens le pillage de la région El Oro, et ceux-ci se défendent en prétendant qu'ils n'ont fait que répéter les actes de l'armée de l'Équateur, l'an dernier. Il est à remarquer que c'est le dernier règlement de frontières apporté à un différend américain.

Nous verrons la semaine prochaine les autres conflits de frontières et le début des Républiques Latines dans la politique mondiale.

Marcel ROUSSIN

M. Chéradame et l'exactitude des textes

L'exactitude du texte de "Defense of the Americas" était une condition de l'efficacité de ce livre

CETTE CONDITION FUT DIFFICILE À RÉALISER

Pendant qu'à New York, on m'accusait, comme me le fit savoir, le 20 mai 1941, M. Campbell Carroll, de la "Gazette de Montréal", d'avoir vendu pour \$10,000, le copyright de l'édition anglaise de "Defense of the Americas", à un éditeur pro-nazi qui se chargerait de l'édition, je devais, à Montréal, surmonter des difficultés bien inattendues, afin d'obtenir que le titre et le texte de l'édition que Doubleday, Doran and Co. devaient publier fussent conformes au titre et au texte de l'édition française.

Cette firme s'était engagée à lancer "Defense of the Americas" après un délai aussi rapproché que possible de six semaines à partir de la date du contrat, 28 février 1941. Nous avons vu comment cette rapidité de publication fut empêchée par une première série de retards, dont ma précédente lettre a permis d'apprécier la valeur, bien que des employés de Doubleday les eussent qualifiés d'inévitables. Or, à cette première série, s'en ajouta une seconde qui provint presque en totalité du fait que, — toujours à l'insu de leurs chefs évidemment, — ces employés voulurent s'immiscer dans le domaine réservé à l'auteur, responsable de son texte.

Des erreurs, dont les lecteurs savent ne s'apercevoir même pas, souffrent à des critiques exercées pour discréditer un livre. La parfaite exactitude du texte de "Defense of the Americas" était la condition essentielle de l'efficacité de cette arme morale que j'avais voulu en faire. C'est en partant de ce point de vue que les incidents relatés ci-dessous offrent un réel et grand intérêt.

Le titre changé d'autorité

Le 18 avril 1941, un employé de Doubleday m'écrivit: "Mr. X. est malade. Comme j'ai travaillé dès le début sur "Beware America", il m'a demandé de prendre les dernières dispositions." (As I have been working on "Beware America" from the beginning he asked me to take over the final arrangements.)

C'est en ces termes que, 49 jours après la signature du contrat, j'appris que le titre de mon édition anglaise était devenu "Beware America", sans que j'aie même été consulté à ce sujet. Je dus donc répondre, le 24 avril 1941, que je tenais à conserver mon titre "Defense of the Americas", qui correspondait à celui du contrat et, en outre, exprimait parfaitement le caractère pan-américain que j'entendais donner à mon oeuvre.

Une référence inexacte, introduite et conservée avec une curieuse insistance

En corrigeant mes épreuves, je m'aperçus que la référence qui se trouve à la 9ème ligne de la page IX de la Préface de "Defense of the Americas", référence qui est "The Royal Institute of International Affairs" avait été précédée, sans raison, de trois mots: "Journal of the". Or j'avais extrait la citation qui précède cette référence d'une conférence de mon ami M. Wickham Steed, lequel, lors de mon passage à Londres, en juillet 1940, m'avait donné la brochure qui contenait sa conférence. J'étais donc certain de la référence qui devait accompagner les lignes que j'en avais extraites.

Dans ma lettre du 29 avril 1941, je demandai à l'employé de Doubleday, comme c'était mon droit d'auteur, de supprimer sur les épreuves "Journal of the". Mais il me répondit, le 1er mai 1941: "Le titre correct du magazine est "The Journal of the Royal Institute of International Affairs". Je n'ai donc pas tenu compte de votre correction p. VII de la Préface." (The correct title of the Magazine is the Journal of the Royal Institute of International Affairs and I have therefore ignored your correction to page VII of the Preface.)

Or je tenais essentiellement à ces citations dans mon édition américaine, parce qu'elles me permettaient de démontrer la cruauté réfléchie de Hitler et son implacable volonté d'appliquer le plan allemand d'esclavage aux peuples subjugués. En conséquence, j'envoyai, par lettre recommandée, à l'employé de Doubleday, les textes des citations qu'il prétendait n'avoir pu trouver dans "The Voice of Destruction". Obligé de se rendre à l'évidence, il m'écrivit, avec une singulière désinvolture, dans sa lettre du 2 mai: "Ces citations ont été omises, je désire l'expliquer, parce qu'en traversant la mer elles semblaient avoir subi un changement dans la traduction." (These quotations were omitted I would like to explain because they seemed to have suffered a sea-change in translation). Le 6 mai 1941, ce même employé, après avoir reçu tous les textes que j'avais trouvés dans "The Voice of Destruction", dut reconnaître: "Toutes les citations de "The Voice of Destruction" ont été incorporées dans le livre. L'édition américaine et l'édition anglaise sont identiques, excepté pour la pagination et quelques petites différences dans la ponctuation." (All the texts from the Voice of Destruction have been incorporated in the book. The American and the English editions are the same except for paging and a few minor differences in punctuation.)

Citations anglaises modifiées

Je n'ai pas besoin de dire que le texte d'une citation doit être reproduit avec une complète exactitude. On n'a aucun droit de le modifier en aucune manière, fut-ce pour l'"améliorer". Or, en corrigeant mes premières épreuves, je m'aperçus, avec stupeur, que, sur le manuscrit qui avait servi à la composition, le texte d'une citation anglaise de Wickham Steed, qui, dans "Defense of the Americas", se trouve p. 36, de la 7e à la 15e ligne, et celui d'une citation du discours du ministre allemand Darré, faite à partir de la 10e ligne p. 141 de "Defense of the Americas" et prise par moi dans "Life" du 9 décembre 1940, présentaient d'assez nombreux mots rayés et remplacés par d'autres. Je constatai, enfin, que les épreuves avaient été composées d'après ces textes modifiés. De ce fait, mes citations n'étaient plus exactes.

Il me fallut beaucoup insister pour obtenir que, sur les épreuves de mise en pages, ces citations fussent composées conformément au texte original. Je dus, à cet effet, envoyer, dans ma lettre recommandée du 2 mai 1941, une nouvelle copie exacte de la citation de Steed

et la page imprimée de la revue "Life" du 9 décembre 1940 dont je pus retrouver un exemplaire à Montréal.

Dans une lettre du 29 avril 1941, un employé de Doubleday expliqua comment, d'après lui, les textes de ces deux citations avaient été modifiés:

"La première citation, celle du discours de Darré, a été changée pour la rendre conforme au texte de sa source "Life" du 9 décembre 1940. Apparemment, M. Chéradame avait traduit ce discours en français et M. Challes a eu à le traduire en anglais et, par suite, a changé l'ordre des mots. Naturellement, nous sommes autorisés à reproduire le discours de Darré d'après "Life", mais seulement à la condition que nous le citions exactement. La seconde citation, celle d'une conférence de Wickham Steed, a été légèrement modifiée parce que l'ordre des mots semblait plus français qu'anglais." (The first quotation from the Darré speech was altered to conform to the text of its source "Life" of December 9, 1940. Mr. Chéradame apparently translated the speech into French and had Mr. Challes retranslated it into English, thereby changing the order of the words. Naturally we have permission to reproduce the Darré speech from "Life" only on the condition that we quote it accurately. The second quotation from a speech of Wickham Steed was very slightly altered because the world order seemed French rather than English.)

Notons, d'abord, une bien singulière contradiction. L'employé de Doubleday dit, avec raison, qu'une citation doit être reproduite "accurately", exactement. Mais, immédiatement après, il avoue que la citation de Steed a été légèrement changée "slightly altered", parce que l'ordre des mots semblait plus français qu'anglais. Il reconnaît donc, par là même, que lorsqu'un de ses firmes a modifié la citation de Steed, ce qui, de son aveu même, n'est pas admissible.

Quant à son explication de ce qui se serait passé pour la citation de "Life", elle ne tient aucun compte de la réalité. J'avais remis à mon traducteur, M. Challes, les textes des citations anglaises qui devaient être incorporés, aux endroits voulus, dans sa traduction, ce qu'il a fait très exactement, sans avoir aucunement eu, par conséquent, à retraduire ces textes en anglais.

Des modifications de citations sont toujours inadmissibles, mais comment les qualifier, quand elles sont le fait d'employés d'un éditeur?

Pour maintenir ma réputation d'auteur et assurer l'exactitude du texte de "Defense of the Americas", je me suis trouvé dans l'obligation de rectifier toutes les "erreurs" plus haut mentionnées. Mon, mon livre aurait été publié sous le titre "Beware America", perdant ainsi le caractère pan-américain que j'entendais lui donner. Des textes de Rauschnig, fort gênants pour Hitler, auraient été supprimés. Ma démonstration aurait donc été affaiblie. Les citations de Wickham Steed et de "Life" ayant été reproduites inexactement, les critiques auraient pu dire à bon droit: M. Chéradame n'étant pas capable de faire des citations exactes, ses autres documents et les déductions qu'il en tire ne peuvent donc pas être pris en considération.

Dans de telles conditions, l'insuccès de mon livre était assuré et j'aurais été discrédité. Mais, pour redresser les difficultés, aussi singulières qu'injustifiées, qui furent constamment soulevées, je dus sou-

tenir une véritable lutte et, comme il fallait un échange de lettres, pour régler chaque incident, il en résulta de nouvelles causes de retard.

En outre, une question se pose. Il a fallu vouloir ajouter trois mois devant la référence "Royal Institute of International Affairs", p. IX de la Préface. Il a fallu vouloir m'affirmer que des passages de Rauschnig qui se trouvaient dans "The Voice of Destruction" n'existaient pas. Il a fallu vouloir modifier le texte des citations de Wickham Steed et de "Life".

Or ces diverses tentatives constituèrent un effort supplémentaire, pour des employés, par ailleurs surchargés de travail, et qui n'avaient nullement à s'occuper du domaine réservé à l'auteur.

A quelle cause attribuer ces volontés dont l'effet, si je n'avais pas réussi à éviter les erreurs inévitables présentées, eût été de tuer le livre dès sa publication?

André CHERADAME

Conservation des aliments

par: Louis P. De Gouy

Le duc de Milan Ludovico était si friand de fruits fraîchement cueillis de l'arbre qu'il se fit faire un jardin ambulant sur roues. Au moment du dessert, un jardinier habillé de vêtements luxueux, et tenant d'une paire de ciseaux en or, venait ce jardin près de sa table de façon que le duc put cueillir le fruit de son choix.

(Suite)

Mais, aujourd'hui, avec les études, les connaissances acquises par l'expérience, l'aide de la science, de la chimie, des conditions, des moyens, des ustensiles, instruments, etc., nous avons la possibilité de pouvoir manger de tout ou presque tout et en toutes les saisons sans crainte aucune de trouver des rangées entières et représentant une somme de travail à la ménagère, moisies, avariées, etc.

Aujourd'hui, on fait des conserves alimentaires plus efficacement, en quantités plus grandes et pouvant durer des années. Dans certains ménages, encore aujourd'hui, les fruits sont encore conservés. A la campagne, lorsqu'il y a surabondance de légumes ou de fruits au jardin, cette pratique se fait encore.

Les confitures et les gelées. — Nous conseillons toujours aux ménagères de faire quelques conserves de fruits à la maison, surtout au moment où les fruits abondent. Les confitures et les gelées principalement, trouvent leur place en hiver et celles faites à la maison sont toujours meilleures. Il y a plus de connaissances pratiques que l'on peut acquérir, deux points sur lesquels nous ne saurions trop insister. Les fruits doivent être de tout premier choix et arrivés à leur juste point de maturité. Le sucre doit être de bonne qualité; en écumant, il y a moins de déchet, le sirop est plus limpide et la préparation économique que l'on a faite en employant des produits médiocres tourne au détriment de la qualité et de la conservation. Pour les conserver, vouloir lésiner sur la qualité des marchandises est du pur gaspillage; mieux vaut ne pas en faire. Le bon marché coûte toujours très cher. Les ustensiles employés: bassines, écumeiroles (toujours non étamées), terrines, tamis, pots et bouteilles doivent être d'une propreté parfaite. Ne pas oublier que les principes de préservation sont les suivants:

La stérilisation s'obtient par l'eau bouillante, à la température de 212 degrés Fahrenheit; le fruit entier, stérilisé, une grande quantité de sucre lui est ajoutée; préparer les fruits par un lavage minutieux et rejeter les fruits malades; le peau de certains produits, tels que la pêche, la prune, etc., peut se retirer en ébouillantant les fruits; une chaleur continue et tempérée est nécessaire; éviter l'ébullition rapide des fruits; placer les bocaux ou bouteilles, à remplir, dans une bassine remplie d'un peu d'eau chaude; ne jamais tenir le bocal dans la main; se servir d'une louche pour les confitures et d'un entonnoir pour les gelées; placer les fruits entiers ou les moitiés, selon les cas, compactement dans les bocaux stérilisés, en se servant d'une cuillère. Tout cela demande une

tenir une véritable lutte et, comme il fallait un échange de lettres, pour régler chaque incident, il en résulta de nouvelles causes de retard.

En outre, une question se pose. Il a fallu vouloir ajouter trois mois devant la référence "Royal Institute of International Affairs", p. IX de la Préface. Il a fallu vouloir m'affirmer que des passages de Rauschnig qui se trouvaient dans "The Voice of Destruction" n'existaient pas. Il a fallu vouloir modifier le texte des citations de Wickham Steed et de "Life".

Or ces diverses tentatives constituèrent un effort supplémentaire, pour des employés, par ailleurs surchargés de travail, et qui n'avaient nullement à s'occuper du domaine réservé à l'auteur.

A quelle cause attribuer ces volontés dont l'effet, si je n'avais pas réussi à éviter les erreurs inévitables présentées, eût été de tuer le livre dès sa publication?

André CHERADAME

Quant on parle de confitures, il s'établit une fâcheuse confusion entre les diverses espèces, qu'il convient d'atténuer de notre mieux, tant les interprétations sont variables. En général, on désigne sous le nom de confitures les diverses préparations qui se font avec du sucre ou du miel, du moût de vin ou de cidre, etc., pour conserver certains fruits, certaines herbes, certaines racines, etc., en observant le classement suivant (1) les confitures qui se font avec des fruits entiers ou partagés et que l'on conserve de même dans un sirop assez épais pour éviter la fermentation, et assez liquide pour rester transparent. C'est bien là la caractéristique de la confiture proprement dite; (2) les marmalades qu'on fait avec la pulpe des fruits mélangés et cuits avec le sirop jusqu'à consistance épaisse.

(à suivre)

Louis P. De GOUY

Nomination importantes

M. Maurice Samson vient d'être nommé adjoint du président de la commission des prix et du commerce en temps de guerre, et M. Jules Archambault, assistant de l'administrateur de la circulation.

Faites abonner un ami!

Sachez grouper autour de ce vaillant hebdomadaire toutes les forces de la pensée et de la raison. C'est le meilleur moyen de prouver votre sincérité et d'assurer le triomphe de vos convictions.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Tarif d'abonnement au JOUR	1 an	6 mois
Canada — Royaume-Uni	\$2.50	\$1.50
Montréal — États-Unis — Autres pays	3.00	2.00

Veuillez faire le service de votre journal à

M

(écrire bien lisiblement)

pour une période de 1 an — 6 mois (biffer l'indication inutile)

à partir de

Ci-joint le montant de

(Payez par chèque ou mandat-poste)

(Signé)

N.B. — Les paiements doivent être faits par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal. L'abonné ne recevra de reçu que sur demande expresse.

Le Tabac Picobac

IL A BON GOÛT DANS LA PIPE

BLAGUE COMMODE POUR LE GOUSSET - 10c et 15c

BOÎTE MÉTALLIQUE "LOK-TOP" de 1/2 livre - 65c

mis aussi en Boîtes Métalliques pour le Gousset



Les femmes aiment l'arome du Picobac — et les hommes, eux, le trouvent toujours doux, frais, agréable à fumer.

L'arome de Picobac Opère comme un Charme

"SERREZ L'ENNEMI de plus près"



La Marine Royale Canadienne hérite entièrement des glorieuses traditions de la Marine Royale. Ses hommes sont animés du courage de Hawkins, Fro-bisher, Grenville, Drake. Il est donc inévitable que toute série des Famed Signaux de la Marine Royale Canadienne comprenne le signal préféré de Nelson.

"Le signal préféré de Nelson," nous dit-on, "est aussi le préféré des Officiers Commandants de la Marine Royale Canadienne qui ont la chance de se trouver dans une position leur permettant de "appliquer."

C'est à nous d'aider — en achetant régulièrement des Certificats d'Épargne de Guerre — à ce que ces hommes courageux ne se battent pas à armes inégales dans l'Atlantique ou le Pacifique.

Le rôle que jouent les marins canadiens pour maintenir notre liberté leur mérite certainement toute notre aide et notre encouragement. La Ligue Navale vous demande de ramasser des livres, des revues et des cartes à jouer pour ces hommes. N'y manquez pas!

Cette annonce fait partie d'une série d'annonces publiées par JOHN Labatt LIMITED Brasseurs

FRANCE LIBRE HERR OTTO STRASSER M. Chalout et la guerre des nerfs

Le 9 mai j'écrivais mot pour mot dans ce journal: "Il apparaît... qu'un malaise politique couve actuellement dans l'organisation de la France Libre. S'il en fallait une preuve supplémentaire, on la trouverait dans le départ définitif, du mouvement, de l'amiral Muselier."

Ce qui couvait à éclater et ce journal ne tirera aucune gloire d'avoir prévu ce qui aurait pu, ce qui aurait dû être évité.

Maintenant que l'abcès est crevé, employons-nous à le panser. Notre directeur tirera la semaine prochaine la leçon qui se dégage des incidents que traverse le mouvement France Libre.

En tant que Français, je ne puis donner qu'un commentaire personnel. Le général de Gaulle félicite la collaboration de Camille Chauvempis. Bravo. Comment pourrait-on encore employer ce sinistre et gauche politicien auquel la France doit une grande part de son malheur?

Il est, Camille Chauvempis, ce membre fameux de la dynastie des Chauvempis d'origine tourangelles, impliqué dans tous les scandales fameux de la Troisième République. Passons l'éponge.

Mais il est aussi l'un des co-auteurs de la capitulation. Il a empêché le gouvernement français de se rendre en Afrique du Nord. Sait-on ce que cela signifie aujourd'hui que Rommel reprend son offensive?

Imaginez-vous quelle serait la situation des Alliés si, occupant avec les Français l'Afrique du Nord, la maîtrise définitive de la Méditerranée leur appartenait?

Si cette maîtrise devait leur échapper, si la bataille de la Méditerranée devait être perdue, l'un des principaux responsables en serait Camille Chauvempis.

Et on aurait le culot de vouloir à nouveau imposer sa présence aux Français? Grand merci!

Si je suis d'accord sur ce point, il me semble que l'on glisse bien légèrement sur d'autres faits. Il ne suffit pas de dire que le général Odie a refusé un commandement qui lui a été offert, que le vice-amiral Muselier a refusé le poste d'inspecteur général des armées de France Libre — qu'il s'agit là d'une question interne à laquelle il est inutile de faire de la publicité.

Les Français ont le droit de savoir le pourquoi et le comment. C'est le propre d'un régime démocratique que tout citoyen ait le droit de demander des explications à ses chefs.

L'on pourrait aussi demander pourquoi le général d'armée Catroux, général à cinq étoiles, général républicain, a été exilé au Liban.

Si le Comité National doit être réorganisé et élargi, qu'il soit ouvert à même titre à tous ceux qui ont bien œuvré pour la France, et puisque le général de Gaulle affirme que la souveraineté française ne se rétablira que sur les "principes républicains", qu'il traduise ses paroles en actes.

M.-H. E.

Publications de la France Libre

Les journaux de France

Les Allemands campent sur le sol de France. Ils veulent plus que nos provinces, plus que toute la terre de notre beau pays; ils veulent tuer ce qui fait vivre la Patrie. Ils livrent une horrible guerre à la Pensée Française et c'est là qu'est leur défaite, là qu'est notre victoire. Ils ont tout fait pour abattre le plus puissant instrument d'information et d'orientation des esprits: la presse. Leur premier souci fut d'essayer de la rendre allemande. Ils ont voulu qu'il y ait deux presses, celle de la zone occupée et celle de la zone non occupée. Mais il est né une presse libre pour laquelle des Français choisissent de mourir. Il était inévitable que la résistance s'éveillât. En zone occupée, à Paris, les choses ont gardé leur aspect d'autrefois. Les Parisiens entendent encore crier "Le Matin", "Le Petit Parisien", "Paris-soir". Ils les voient aux kiosques avec leur format, leur manchette, leur air d'autrefois. Mais ils les achètent le plus rarement possible; seul le numéro de Paris-Soir donnant les rations du mois suivant obtient un succès de vente certain. Ils les lisent comme il convient, en se redonnant la phrase fameuse: "n'oublia jamais que les quotidiens de Paris ne sont plus pensés en Français". En effet tout ce qui s'écrit doit être agréé par la Propaganda Staffel, section du Ministère de la Propagande allemande installé dans l'immeuble de "Pricusio" des Champs-Élysées. C'est de là que part le signal de ces basses et violentes campagnes de haine qui naissent si spontanément dans les âmes allemandes. Et si des piles de leur mark sans valeur ne leur achètent pas quelques scribes, les Allemands se chargent eux-mêmes de rédiger dans la boue les Anglais, les Juifs, les Russes et tout ce qui dans le monde n'est pas nazi. Ils fournissent aux journaux, avec ordre de reproduire, communiqués, commentaires, résumés de la presse allemande et étrangère. Ils donnent également des séries d'articles tout traduits, car ils aiment mieux y laisser quelques germanismes que de s'en remettre à des traducteurs français. Enfin, les épreuves d'imprimerie sont soumises à la censure. Tout est pensé en Allemand, tout voudrait faire illusion et cependant, chaque jour, cette presse allemande de langue française avoue le crime et l'échec. Dans une typographie spéciale paraît ce qui s'appelle "Avis" "Le nommé... a été condamné à mort pour activité en faveur de l'ennemi. Il a été fusillé aujourd'hui. Paris, le... Signé: Le Commandant du Grand Paris."

La presse de la zone non occupée n'a pas la même violence déchaînée, le même vocabulaire truculent dans la bassesse. Elle est vieille, peureuse, négative. Chaque jour la censure de Vichy remet une longue suite d'interdictions. Il y a tant de choses dont il ne faut pas parler qu'il ne reste plus que les thèmes que l'on pourrait croire sans danger, considérations sur l'art, famille, travail, Patrie, à condition d'éviter soigneusement toute allusion aux principes de 1789, toute févère pour la République. Les grands quotidiens deviennent malgré eux des sortes de mauvaises revues littéraires dont l'inspiration est si grêle, si poussiéreuse, qu'elles semblent venir d'un autre âge. Au reste, il s'y fait l'éloge méthodique de la politique du Maréchal Pétain, le récit de ses activités, de ses déplacements soit qu'il aille en Bourgogne serrer la main du Maréchal Goering, se reposer dans sa maison de campagne ou tout simplement voir les enfants des écoles de Marseille ou dans les villages. Les Allemands ne voient rien là qui interdise la vente de ces journaux en Espagne, au Portugal, en Suisse, etc., à moins qu'ils ne tombent dans quelques excès. C'est ainsi que depuis le 14 janvier, le Figaro n'a

L'ancien ambassadeur des Etats-Unis en U.R.S.S., M. Joseph-E. Davies, mettait récemment ses compatriotes en garde contre les "pantins d'Hitler" qui agitent l'épouvantail communiste pour empêcher les Américains d'aider efficacement les Russes.

Il existe au Canada de ces "pantins d'Hitler" qui mettent tout en oeuvre pour créer chez le peuple canadien un sentiment antirusse dont le nazisme sera en définitive le seul bénéficiaire. Quand ces "pantins" sont des réactionnaires laurentiens qui ont un passé tout d'étroit nationalisme et de conservatisme rance, leur attitude — sans être pour cela moins nocive — s'explique par leur ignorance chronique et leur xénophobie congénitale.

Mais quand il arrive qu'un de ces "pantins" soit un ancien complice du Führer, qui s'est servi de son échine comme de marche-pied pour parvenir à la dictature... eh bien! une telle attitude permet toutes les hypothèses...

Nous avons parmi nous à Montréal, Herr Otto Strasser, nazi de la première heure et fidèle second d'Hitler jusqu'à ce qu'une querelle de "gang" les eût dressés l'un contre l'autre. Herr Strasser n'ayant pas réussi à supplanter Herr Hitler à la tête du parti national-socialiste, il jugea désormais malsain pour lui le climat de sa patrie. Sans doute avait-il raison. Il était bien placé pour apprécier les procédés de son ex-associé.

Aujourd'hui, Herr Strasser est réfugié au Canada. Il bénéficie de l'hospitalité que nous offrons généreusement à des milliers de Français, de Belges, de Hollandais, de Norvégiens et de Polonais, victimes de l'ambition sanguinaire de son ancien ami Hitler.

Herr Strasser se dit aujourd'hui antinazi. Il se dit chef d'un "front noir antihitlérien" qui existe peut-être et qui combat peut-être le Führer, ailleurs que sur les champs de bataille où tombent Français libres, Norvégiens, Polonais, Belges et Hollandais...

Herr Strasser y va à l'occasion de ses prédictions sur la guerre. On se rappellera l'interview où le chef du "front noir" déclarait que jamais le Reich nazi et la Russie soviétique ne se feraient la guerre, et qui fut publié le jour même où les troupes d'Hitler envahissaient le territoire russe...

C'est ce même Herr Strasser qui, depuis, ne cesse de dire que c'est la Russie qui est notre principal ennemi, et non l'Allemagne, et que nous devons nous méfier bien plus des Soviets que des Allemands. Pour un peu, il nous demanderait de former une légion antibolchéviste pour aller combattre au front oriental afin de sauver l'Allemagne, notre repart contre le communisme...

C'est ce même Herr Strasser qui, lors du plébiscite, engageait vivement, en petits comités, les Canadiens français du Québec à voter "non" afin qu'on ne puisse les envoyer combattre aux côtés des Russes.

Tant que Herr Strasser s'en tenait à son "front noir" et à ses prédictions, nous nous serions fait scrupule de nous immiscer dans ces affaires. On a des usages, que diable! Mais puisque Herr Strasser a jugé à propos de nous prodiguer ses conseils lors du plébiscite, il admettra que cela nous autorise à nous occuper de son intéressant personnage.

Rappelons qu'il y a quelques mois, l'éminent

écrivain anglais H.-G. Wells avait demandé, dans un article reproduit dans tous les journaux affiliés à la North American Press Alliance, pourquoi Herr Otto Strasser n'était pas dans un camp de concentration au lieu d'être choyé par certaines personnalités britanniques et canadiennes.

Pour Wells, le chef du "front noir" et son frère Gregor étaient des nazis souillés de sang; Herr Otto participait aux droits d'auteur de l'idée nazie et il a été pendant des années l'intime associé de Goering, Hess, Hitler et Cie. Après l'échec du putsch de Munich, Gregor Strasser, Hitler et Hess se trouvèrent ensemble à la confortable prison de Landsberg, où fut conçu "Mein Kampf".

Herr Otto raconte dans "Hitler et moi" comment son frère fit la découverte de deux charmants garçons, Himmler et Goebbels, et comment ces "découvertes" le plaquèrent pour s'attacher à l'étoile d'Hitler. Pour donner à cet ouvrage une saveur de scandale propre à "pousser la vente", Herr Otto nous y entretenait de l'assassinat d'une nièce d'Hitler pas son oncle.

Par la suite, Herr Strasser a produit "L'Aigle prussien sur l'Allemagne", dont le but premier — sinon le seul — semble être d'innocenter ces pauvres Allemands, poètes rêveurs et philanthropes généreux, des crimes que leur impudent, bien à tort sans doute, les Polonais, les Tchèques et autres mauvais coucheurs qui désiraient occuper l'Allemagne après la victoire de nos armées. Cette occupation du Reich par les Alliés est le cauchemar de Strasser. Il aimerait évidemment mieux le voir occupé par son "front noir"...

Otto Strasser aurait demandé un visa pour entrer aux Etats-Unis, mais sa demande aurait été sans résultat. C'est à cela que nous devrions l'honneur de sa constante présence au Canada. Une agence de presse américaine a prétendu que c'est à l'intervention des représentants de gouvernements européens en exil que Herr Strasser a dû ne pas entrer aux Etats-Unis où son frère Paul, un bénédictin, a trouvé l'hospitalité. Ces diplomates le considéreraient simplement un nazi qui a manqué son coup et qui n'a droit, à ce titre, à aucune considération particulière. Le State Department américain craindrait même que Herr Strasser ne pose en Amérique les bases d'un plan antidémocratique destiné à lui assurer une grande autorité dans une Allemagne reconstituée d'après-guerre. On assure également que les réfugiés allemands les plus distingués ont convaincu le State Department de ce que Herr Strasser n'avait nullement leur appui.

Herr Strasser peut être antihitlérien — comme un lieutenant d'Al Capone serait devenu anticapotonien après une dispute où le balafra aurait eu le dessus. Mais Herr Strasser n'est certainement pas antifasciste.

Herr Strasser peut détester les Russes. C'est un droit que nous ne lui contesterons pas. Mais alors, pourquoi ne va-t-il pas les combattre sur le front oriental? Pourquoi ne transforme-t-il pas son "front noir" en légion antibolchéviste? On opposera que Herr Strasser est exilé d'Allemagne? Pour un si louable motif, Hitler lui permettrait bien de revenir au bercail.

Et, qui sait! Peut-être, après de glorieux états de service au front russe... peut-être le Führer rendrait-il au rebelle repentant sa place dans la hiérarchie nazie...

Dollard nous dit...

— Suite de la première page —

virils et actifs que furent les Cartier, les Champlain, les Frontenac, les d'Iberville, les Talon, les Montcalm et tant d'autres, nous y aurions sans aucun doute retrouvés les qualités et défauts des hommes d'action que nous connaissons de nos jours et dont nous admirons l'initiative, la hardiesse et les oeuvres. L'histoire qui veut proposer à la jeunesse des exemples, doit faire ceux-ci imitables. En d'autres termes, elle aura d'autant plus d'efficacité qu'elle nous présentera des hommes et non des demi-dieux. Répétons le mot de Pascal: "Ni ange ni bête, à vouloir faire l'ange, on fait la bête."

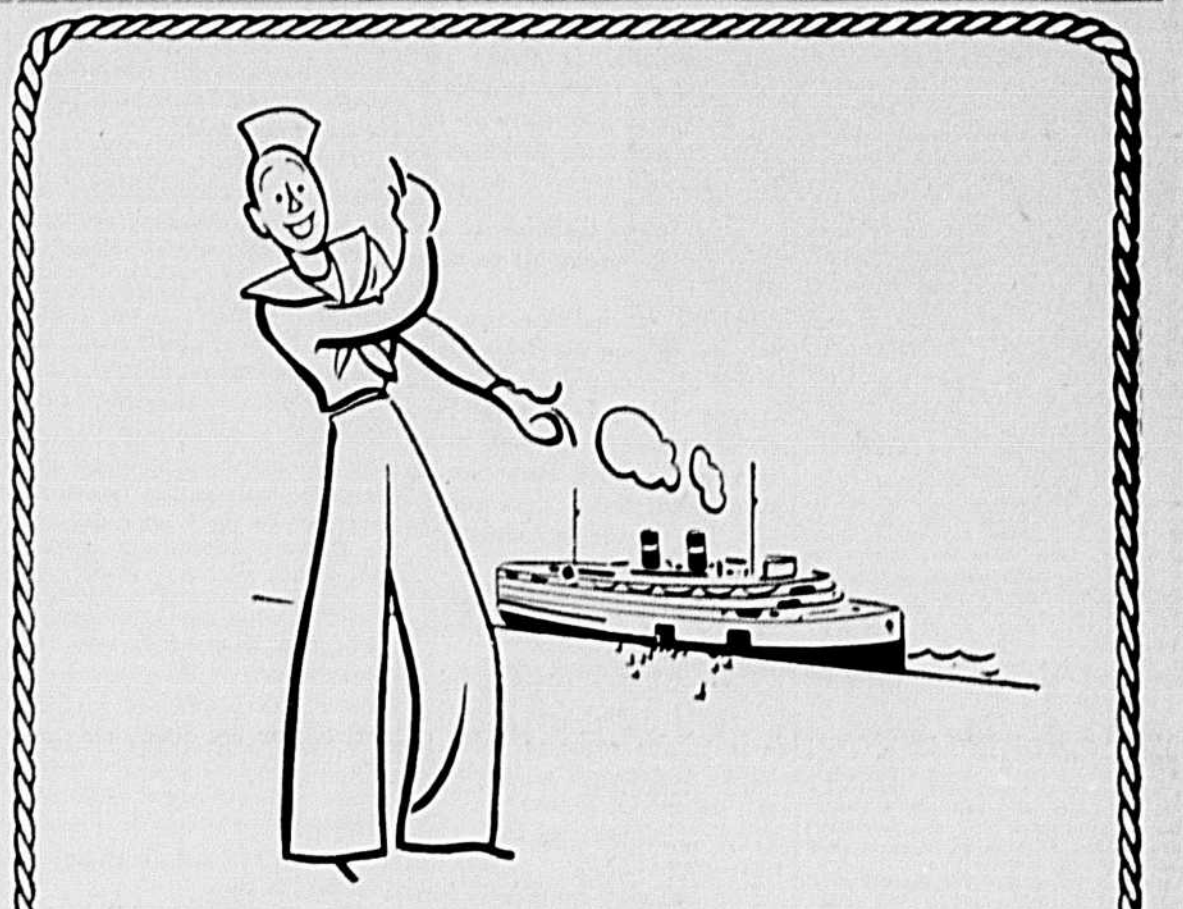
C'est pourquoi je n'aime guère plus le Dollard acéjiciote que le mouton jeanbaptistard. Les dix-sept braves de Long-Sault, je les place volontiers dans les rangs du 22^e Régiment de la Grande Guerre No 1, parmi ces invincibles bagarreurs, qui étaient vraiment de "race" et qui, malgréant, sacrant, criant, chantant, savaient vaincre ou mourir avec la candeur et la simplicité des hommes chez qui il n'y eut jamais la moindre trace de gloire consciente, c'est-à-dire, du cabotinage de l'héroïsme. Ainsi fut Dollard. Peut-être qu'en allant vers Long-Sault, il ne savait pas qu'il allait vers une mort certaine; mais il l'a acceptée comme naturellement dès qu'elle s'est montrée inévitable, en quoi il ressemble étrangement aux braves de 942, à ceux des commandos qui risquent l'aventure à Saint-Nazaire, comme à ces milliers de Serbes qui se battent dans leurs montagnes contre l'Allemagne et l'Italie, deux pays d'une population globale de 120,000,000 d'habitants.

D'aucuns, faisant allusion à un fait récent, vont affirmant que Dollard aurait répondu "non" au dernier plébiscite. Quant à moi je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il aurait été un volontaire de la première heure; il n'aurait pas voulu admettre de conscripts dans le bataillon qu'il aurait formé, car il n'aurait pas eu confiance en la bravoure de ceux qu'on aurait entraînés de force à la bataille; mais son coeur aurait bondi d'indignation quand lui seraient parvenus les propos défaitistes, déloyaux et démagogiques de nos agents de la cinquième colonne; surtout, il aurait trouvé humiliant que ses compatriotes, mal guidés par des politiciens et des "nationaux", parussent seuls, isolés, indifférents ou froussards au milieu de la bataille suprême pour sauvegarder les libertés du monde. Il aurait applaudi des deux mains ces mots du général Panet: "Je fais un appel pressant à tous nos chefs de file... Qu'ils nous épargnent la honte que nous ne méritons pas, qu'ils disent à nos compatriotes de langue anglaise et à nos alliés de ne pas douter de nous; qu'ils donnent à notre peuple le mot d'ordre qui lui fera garder son courage et sa fierté."

Jean-Charles HARVEY

aux Allemands... Puis en juillet, je pus faire imprimer secrètement et tirer sur quatre pages. C'était du luxe! Nos difficultés commencèrent en septembre avec la fermeture de l'imprimerie où le journal était tiré clandestinement. Il fut difficile de trouver une autre imprimerie, d'autant plus que la Préfecture de Police avait créé un service spécial contre les journaux clandestins... Vers Noël, j'appris que j'allais être inquiété... (D'après France d'Abord — 22 février 1942). Malgré l'allemand campé sur le sol de France, campé dans Paris, la presse libre grandit. Elle circule à travers tout notre pays, elle ar-

Faites votre devoir: enrôlez-vous!



Premier départ vers QUÉBEC le 31 mai

Voilà la façon la plus confortable de se rendre à Québec. Départs du quai Victoria à 7 h. 45 (heure de l'est) tous les jours, sauf le samedi (jusqu'au 14 juin). Mangez à bord et passez la plus agréable des soirées. Excellente musique de danse. Après une nuit reposante, vous vous réveillez à Québec le lendemain matin. Toutes les cabines donnent sur l'extérieur; eau courante chaude et froide.

VOYAGE ALLER-RETOUR \$10.15 (repas, couchette et taxe en plus)

VOUS AUREZ BESOIN de votre auto à Québec? Epargnez gazoline, huile et pneus en la faisant transporter avec vous par bateau. Tarifs raisonnables.

Renseignements, dépliants, billets de toute agence de voyage, ou de

CANADA STEAMSHIP LINES

715, square Victoria, Montréal — Lancaster 0231
Hôtel Mont-Royal Plateau 1863
Hôtel Windsor Plateau 7443
Hôtel Queen Marquette 8536
Hôtel Ford Plateau 5111

Après le plébiscite

Voici le texte d'un discours récemment prononcé à W.R.U.L. par M. Adjutor Savard.

Chers amis de France,

Il y a quelques semaines à peine, j'étais en Angleterre, si anxieux, mais près de vous... Du Canada, d'où je vous parle aujourd'hui, je ne me sens guère plus éloigné, croyez-le bien. Il y a si longtemps que nous pensons à vous, ici, que vous êtes devenus comme une présence. Et jamais aussi réelle, ni aussi dolente qu'à l'heure actuelle. Le radio qui nous rapproche, nous dit tout cela. Vous nous entendez, mais, hélas! nous ne vous entendons pas. Rien dans ce qui nous parvient qui ait le son familier de votre voix ou de votre âme. Nous souffrons de ce silence, mais nous interprétons mieux que d'autres et il nous arrive, d'ailleurs, de saisir l'atmosphère surtout quand des rumeurs surgissent comme autant de nuages sinistres provenant, non de chez vous, mais sans doute de la forêt noire. Vous ferez de même à l'occasion, s'il s'agit de nous, car vous savez que nous ne sommes pas différents de ce que nous étions. En dépit de votre silence, nous savons aussi que vous êtes les mêmes. Combien de fois, en Angleterre, tel avion qui revenait en ligne droite semblait rapporter un peu de vos pensées car vous l'aviez suivi de l'œil. Et nous étions exaltés et émus. Combien de pilotes apparurent tout joyeux et souriants parce que vous leur aviez fait signe de la main et que cela était pour eux de bon augure! Quelques-uns sont revenus par voie détournée, grâce à vous, qui racontaient de merveilleuses histoires. Ils durent les répéter à satiété, surtout parce que nous voulions entendre, heureux, et fiers, et reconnaissants. Un aviateur canadien, — petit bout d'homme débrouillard dont le nom bien sonnait rime précédemment avec cette épithète si française, — ramena comme en se jouant tout un groupe d'aviateurs britanniques après une odyssée qui sera l'une des plus belles histoires de la guerre. C'est le frère de Gavroche. Un ami, à qui je le présentais, lui dit tout bonnement: "Quel malheur que vous n'ayez pas l'adresse de ma mère en France..." — "Donnez-la moi, cette adresse" fit tout simplement le jeune pilote. Qui sait? J'y retournerai peut-être et vous rapporterai des nouvelles...

Je suis avec lui quand il revient à déca, l'une des plus enviables, des mains du Roi à Buckingham Palace. Le jeune aviateur canadien français, tout glorieux, pensait à vous ce jour-là car, sans vous, il n'aurait pas été là. J'ai rapporté l'insigne de sa décoration à sa mère et lui ai raconté l'aventure incroyable de son fils. La maman, elle aussi, pleurait de joie et bénissait la France.

Le jeune héros et sa maman, et ses petits frères et ses petites sœurs s'apparentent à tant d'autres qui se distinguent dans l'aviation, — les plus hautes décorations l'attestent, — et dont les noms trahissent l'origine française. La néologie quotidienne comporte à leur endroit un témoignage non moins glorieux et éclatant. Et ils sont des milliers et des dizaines de milliers de même race qui servent en Angleterre ou ailleurs dans l'armée. Ne reconnaissez-vous pas les noms de certaines de leurs unités?

... Le Royal 22e, qui eut Foch pour colonel honoraire et dont les exploits au cours de la dernière guerre forment un chapitre de légende. Ce régiment continue la tradition, comme il se doit. Et le régiment de Chaudière, non d'une rivière qui est la sœur sereine et gracieuse de votre Loire; les Fusiliers Mont-Royal, au non prestigieux, le régiment de Malouineuve, le premier régiment à compléter son effectif au début de cette guerre. Outre ces unités formées dans la province de Québec, et amplement munies de réserves et de renforts, il n'est probablement pas une seule formation provenant des diverses parties du pays qui ne contienne une proportion de soldats de langue française. J'ai vu, un dimanche matin, en Angleterre, la moitié d'un régiment écossais sortant d'une église catholique. C'était peut-être des Ecossais du temps de Mary Stuart car ils parlaient français.

D'autres encore servent dans la marine où l'héroïsme est la routine quotidienne. Et ils partagent avec leurs compatriotes de langue anglaise les honneurs et les sacrifices.

Tout cela sans compter l'armée nombreuse et aguerrie qui a été levée pour la défense de notre immense Canada qui s'étend d'un océan à l'autre, et qui maintes fois se trouve menacé sur le Pacifique et sur l'Atlantique. Pas n'est besoin de dire que tous les Canadiens participent à la défense du pays. Et ceux de langue française, qui ont déjà sauvé ce pays deux fois de l'invasion dans le passé, seront dignes de leurs pères.

Le Canada, vous le savez, n'avait pas avant cette guerre le service militaire obligatoire. Il fut institué et voté d'emblée, — il y a deux ans et demi, — mais strictement pour la défense du Canada. Cela coïncida d'ailleurs avec la mobilisation générale.

Pour le reste, le gouvernement s'engage solennellement, — vis-à-vis la province de Québec, notamment, — à ne recourir qu'au volontariat pour service outre-mer.

Il va de soi que l'aviation ne recherche que des volontaires, et il en sera toujours ainsi. Le plan d'entraînement exclusif, qui a germé et s'est développé exclusivement au Canada, a forgé une arme formidable qui hâtera notre victoire et la rendra désormais certaine. Formés et déjà à l'avance que c'est l'une des choses les plus grandioses que le monde ait vues.

Le développement de la marine royale canadienne, qui n'existerait pas avant la guerre, n'est pas moins admirable et se fit aussi exclusivement à l'aide d'engagés volontaires. A cela rien, les résultats ne sont pas moins probants. Le Canada possède maintenant en Angleterre une armée moderne et complète qui ne le cède en rien à l'armée allemande. On la verra dès le premier choc. Et nous aurons toujours, comme avantage, les qualités d'allant et d'attitude qui firent la réputation des soldats canadiens au cours de la dernière guerre. Sans

RETOUR À LA VIE

par Ignace LEGRAND

Je viens d'être malade. Un peu physiquement; surtout et beaucoup d'âme. Je ne valais rien. La vie s'était retirée de moi, pas assez cependant pour m'épargner le désespoir, l'effroi, la honte de sa baisse soudaine. La vie, c'est à dire la jeunesse, l'amour de notre "coeur immémorable". En un mot, j'étais immensément fatigué. C'est, me direz-vous, un petit malheur qui arrive à tout le monde, surtout à partir d'un certain âge, et en particulier pendant les changements de saisons. Le phénomène est bien connu. De même que certains yeux malades voient constamment et double; on pense double, on sent double; toute tentative d'activité, à peine ébauchée, se décompose; on commence chacun de ses gestes et on n'en termine aucun; dans la journée, on ne peut même pas se reposer, dormir. Certes. Mais c'est Hitler, ce Mussolini, ces Japonais, ravis de couvrir leur atrocité barbare naturelle avec des drapeaux européens, avaient enfin réussi à m'étouffer, à m'assassiner d'indignation et de dégoût. Et ce Vichy avec son grouillement de crétins, d'avidés, de présomptueux ignares, de prostitués arrogants qui veulent à tout prix faire accomplir à notre France des actes hors-nature, sans penser un seul instant que tout l'univers la regarde, qu'aucun pays, de nos jours, n'est seul. Et quel insupportable, quel incessant chagrin! Nos mères, nos sœurs, nos filles en sabots, et qui meurent de froid et de faim, et qui sont soumises à toutes les privations, à toutes les souffrances, à toutes les humiliations, à toutes les offenses! Et ce ventre qui se rejouissait malgré moi de la nourriture que je lui donnais, et la chaleur de mes membres! Mais il suffit.

Puis ma vie nocturne a eu pitié de moi. Elle m'a envoyé un bon ange: un rêve. Aussitôt il m'a rendu les clefs de ma vraie nature, sans laquelle, toute ma vie, je n'ai été que faiblesse et éparpillement. Un vieillard précède, et à demi aveugle et sourd, une intelligence critique exaspérée, me menant dans toutes les directions, me meurtrissant à tous les obstacles, une troupe d'enfants hurlants, se chamaillant, se battant, se disputant un jeu, et finalement le mettant en pièces. Ah! l'amour, me suis-je dit, l'amour sans lequel on n'a plus qu'à suivre la grande et très chère Virginia Woolf! L'amour sans lequel toute vie s'écroule! Et la perte de l'amour qui fait de nous des invertébrés, des refroidis, des sans foi, des passifs, prêts à accepter n'importe quelle servitude!

Et je me suis penché sur toute notre France d'avant cette guerre — et j'ai cru comprendre... Elle était aussi fatiguée que je viens de l'être! me suis-je dit. Elle avait vraiment trop oublié ce que c'est que la vie, l'amour, elle ne s'aimait même plus elle-même; elle ne se ramenait que dans la haine de ses divisions politiques. C'est cela qui a eu finalement raison de sa force vitale déjà bien réduite par les terribles saignées de l'autre guerre, et tous les désenchantements, les inquiétudes, les douleurs qui l'ont suivie. Et Hitler, certes il est bien difficile de dire qu'il ne vit pas, qu'il n'est pas un perpétuel geyser de haine, mais aussi d'amour pour lui — et du moins le croit-il — pour son peuple. Il vit tellement qu'il est prêt à sacrifier le monde entier au monstrueux rêve de son ambition. Aussi, si demain il mourrait...

J'ai songé à Jeanne d'Arc: elle aimait tellement ses voix, elle était tellement habitée, possédée par elles, que, vierge, elle a réussi à enfanter la France. J'ai pensé au jeune David, avec sa fronde, devant l'énorme Goliath, croulant d'armes, à cet avorton qu'était encore Hitler quand il a envahi la Rhénanie. Nous n'avons même pas eu les lumières naturelles d'un enfant de quinze ans, courageux et fier, le geste instinctif d'un brave homme de paysan qui se hâte d'écraser sous son talon un nid de vipères.

"Nous étions trop intelligents." Plaisanterie amère! Nous étions trop des cerveaux. Ah! cela, oui. A qui sert la plus belle intelligence quand la force vitale, c'est-à-dire l'amour et le caractère, la foi, l'enrichissement perpétuel qu'ils donnent, viennent à manquer? A flotter à la dérive, à finir, à s'accommoder de solutions provisoires, à imiter l'autruche, à trembler pour ce qui nous reste de peau, à vivre et

misérablement au jour le jour, à jouer toujours, et si faiblement, si mal, sur plusieurs cordes. Le jeune David, Jeanne d'Arc, Shakespeare, Beethoven, Hugo, ont-ils songé à se demander s'ils étaient intelligents? Il leur suffisait de sentir bouillonner en eux les sources chaudes de leur force, de leur génie, de leur plus grand amour; commandés par elles, de leur obéir.

Et, ma pensée m'entraînant, je me suis plongé dans le passé; j'ai revu plusieurs de mes amis, et tant de mes connaissances épiphémères; tous des intellectuels enragés, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des poètes, des romanciers, des critiques, et tout le bourdonnant essaim de ces snobs et de ces snobinettes, plutôt faisaillés, qui escortent toute gloire nouvelle. Tous, tous, ils voulaient être si intelligents! Même les peintres, même les sculpteurs qui d'ordinaire ne le sont guère. "A bas les impressionnistes!" criaient les peintres. Ils ont trop aimé à peindre, les mille jeux de la lumière et des couleurs; ils ont trop sacrifié à l'émotion, à la spontanéité impure, à la joie de vivre et d'avoir des yeux! Des femmes! Nous, nous sommes des dépourillés, des secs, des austères, des purs. Oui, c'est dans la pure lumière de mon cerveau que je peins, monsieur. Je peins en géométrie. J'arrête, j'emprisonne la couleur dans des lignes droites et épaisses, dans des cubes; je l'éteins, la sèche, l'unifie, la momifie, sous une construction bien apparente. J'ai retrouvé le style, c'est-à-dire, oui, la construction géométrique, tous jours cubique, qu'on ne rencontre jamais à l'état pur dans la nature, et ainsi je m'éleve à la Synthèse et à l'Universel. Je peins Le Compteur, Le Verre, La Pomme, La Pipe, La Mandoline, Le Raisin, La Femme, ou tout cela ensemble, superposé, agité en tous sens, et soudainement immobilisé. "Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change." "A vous d'avoir l'esprit assez bien fait pour le comprendre." Les sculpteurs criaient: "A bas Rodin! Vive l'art nègre!" Rodin était un sensuel, vous expliquaient-ils gravement; il avait des yeux et des doigts de sensuel barbare. Dans sa coupable folie, son inqualifiable ignorance, il avait eu la prétention de vouloir éterniser la vie avec de la matière. L'art nègre, seul était sain, grand, pur; seul, il atteignait à l'Absolu; c'était un art de véritables intellectuels, géométrique, cubique! Eux, ils voulaient interpréter, dégager avant tout l'essence de l'homme, de la femme, de l'enfant, de l'ange. Toujours grâce à la lumière toute pure de leurs cerveaux. A force de méditations, de réflexions austères, de renoncements, de dépouillements. Le modèle, ils ne le faisaient venir que leur oeuvre déjà terminée: une toute petite indication à propos d'un bras, d'une cuisse. Les musiciens se fâchaient tout rouge aux seuls noms de Beethoven, de Wagner; ils verdissaient et se renfrognèrent quand on parlait devant eux de Debussy, de Ravel, de Stravinsky même; et ils s'empressaient autour d'Erik Satie, faux Socrate à l'orgnon et en redingote, comme s'il eût été un pur sang, le gagnant du Grand Prix. L'intelligence leur travaillait tout autant les méninges. La musique toute pure, la musique complètement simplifiée, dépourillée, et construite de toutes pièces dans la lumière tout aussi pure de leurs cerveaux cristallins. La musique fondue dans l'Universel. Et le métier, la technique. Et les délasséments que les hommes les plus éthérés s'accordaient. De petites plaisanteries d'une demi-minute. De grosses charges. De ci de là, au milieu de leurs acidités voulues, du vacarme assourdissant, des multiples acrobaties instrumentales, de l'hystérie déchainée des jazz de leurs chers confrères nègres, de la plus pure poésie française, du plus pur esprit français. Les maîtres de danse taient de fatigue leurs élèves à force de leur interdire "toute grâce animale", tout élan spontané et joyeux, à force de vouloir les transformer en corceurs, en déhanchements purement géométriques, en angles aigus, en arcs de cercles, en paraboles, en hexagones. Laitier metteur en scène, réformateur de l'art théâtral, envoyait à tous les diables le plus petit bout de décor, sous prétexte qu'il aurait étouffé la beauté du texte, quitte à nous laisser seuls à seuls avec ses acrobates, devenus d'insupportables ca-

bots. Le poète encore tout ému, tout rougissant de sa gloire neuve, venait d'imaginer son Annexe du Pavillon Mallarmé. (Exploitation de ses produits. Vers et Prose) — "Est-il vrai que vous avez étudié pendant plus de vingt ans la géométrie, maître? lui demandait la dame archi-peinturière. — Hé oui, madame, répondait humblement le poète. — Alors vous avez renoncé à jamais à la sensibilité, à l'émotion? (Geste offensé du poète encore plus rouge, tout peiti.) Oh! quel bonheur, maître! Moi qui n'ai toujours aimé que la raison pure!" Le grand critique prenait amicalement à part le jeune romancier sensible et nerveux, tout frémissant de vie; "Oh! surtout plus de pathos sentimentale! Aucune trivialité d'écriture! Non, aucune émotion par trop humaine. Aucun détail par trop réaliste. C'est attenter au goût, à la raison; c'est entrer avec de gros sabots dans une église. Et nous sommes tous aujourd'hui si évolués, si intelligents! Et soyez à l'avenir plus concis. Faites court, classique, classique. Et n'oubliez pas de me rappeler au souvenir de votre charmante femme!"

Le directeur de l'"Action Française", front minuscule, long nez plat, barbiche grise, et sourd comme un pot, et plus classique à lui tout seul que tous les classiques du présent et du passé réunis, était de plus en plus persuadé que la France c'était la monarchie, et telle qu'il se la représentait, lui, telle qu'il la distillait inlassablement, route à goutte, à la lumière également si pure de son cerveau glacé. Il continuait à soutenir, et pour cause, et avec sa mauvaise foi habituelle, que les mots sont toujours une algèbre, incapable de révéler la moindre réalité concrète, vivante. Le sang, la vie, c'était pour lui l'encens de son encrier impérial. Le vieux cuir fétidissant d'un petit coin de banquette de café à moitié plongé dans l'obscurité, l'odeur méphitique de sa chère imprimerie, dans un sous-sol. Il affirmait que Mistral dépassait Goethe, que pour une stance de Moresis il eût donné tout "l'insupportable fatras" de Hugo, et que J. B. Rousseau et Houdart de la Motte étaient des maîtres, des poètes inégalables. Et, comme toujours, il affirmait encore qu'avec de l'Ordre, de l'Autorité, sinon du Despotisme, il se faisait fort de faire remonter un fleuve à sa source. L'illustre romancier... Mais il me faut m'arrêter, faut de place.

Des moribonds ou des morts, me suis-je bientôt dit. Des vivants et des passionnés seulement par la cervelle. Et avant la guerre tous, du moins presque tous, peintres, sculpteurs, musiciens, écrivains, etc., ils avaient sombré dans l'art académique le plus plat, le plus offensant. Effarés, ils contemplaient tristement leurs oeuvres, et ils commençaient à avoir des remords devant leurs victimes, les vraiment vivants, les faveux, les habiles, qu'ils avaient réussi à écarter de leurs efforts, ou à rendre tout parents à eux. (Pauvre Stravinsky!) Devant leurs victimes et devant le public, indifférent, peu à peu tellement tombé en léthargie que lorsque, par hasard, on lui montrait une oeuvre d'art enfin réellement vivante, réellement neuve, limitée de personne, il se demandait ce que cela pouvait bien vouloir dire. Ah! ce n'est pas impunément qu'on enterre les plus grands, qu'on souffre sur toutes les flammes divines, et qu'on vit à rebrousse-poil, à contre-nature, et qu'on se châtre, qu'on se prive, qu'on se dépouille volontairement de sa sève, de sa force vitale, surtout dans un pays d'intellectuels, de raisonneurs, de logiciens, de mathématiciens comme le nôtre, où celle-ci, sauf de rares et magnifiques exceptions, même sans guerre et après-guerre, a toujours été faible. Un pays où, à cause de cela même, les vieillards vivent bien trop longtemps! La passion seulement dans la cervelle, la cervelle abandonnée à elle seule, nous sommes trop payés aujourd'hui pour savoir ce que cela produit, dans tous les domaines et où cela mène.

Voilà, très simplifié, tout ce que j'ai traversé la tête, après être subitement revenu à la vie, à l'amour, à moi-même.

Et tout à fait réveillé, stimulé, me disant qu'il faut vivre, et aussi connaître, et aussi agir, créer, j'ai vu lumineusement l'élémentaire tâche et l'impérieux devoir qui nous attend — devant tant de "sépieux blancs".

(de FRANCE)

Chez WOODHOUSE

MOBILIERS de chambre à coucher

3 ARTICLES D'UN BEAU FINI ÉRABLE



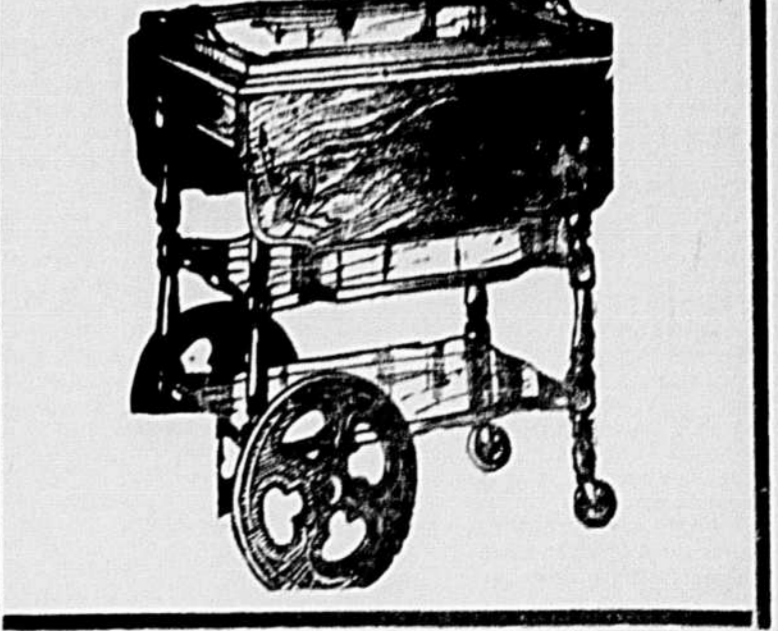
Un beau et robuste mobilier aux généreuses proportions. — Comprend espace bureau, chiffonnier à 4 tiroirs et choix d'un lit de grand lit.

\$54.75

VOITURETTES à THÉ

DESSUS EN NOYER MASSIF

Une réelle occasion qui devrait vous attirer au magasin de bonne heure demain matin. Très belle voiturette à thé, dessus en noyer massif, deux tablettes, abattants et tiroir à coutellerie.



WOODHOUSE & CIE LIMITÉE
105, rue Saint-Catherine Ouest, Montréal
Affilié avec "The Great British Home Furnishers of London", Angleterre.

SUCCURSALES CANADIENNES				
Québec	Shawinigan	Saint-Jérôme	Rimouski	Saint-Hyacinthe
65, rue de la Couronne	30	234 - 236	136	25
	Bonne Avenue	Rue St-Georges	Saint-Germain	Saint-François
Drummondville	Sherbrooke	115 A	Gravelly	Campbellton
447	115 A	115 A	115 A	N.-B.
Lindsay	rue King	rue King	rue Principale	

NOUVEAUTÉ

"NUIT NUPTIALE", par Max du Veuzit, Editions Tallandier, Paris 1941. Distributeur pour le Canada: Librairie Pons, 554 rue Saint-Catherine, Montréal.

"Sur une route de France, une gitane, par hasard, prédit à une jeune fille, belle mais malheureuse, le plus grand amour dans un extraordinaire mariage.

Des mois passent. Nous sommes à New York. Au cours d'une nuit un peu folle — la nuit nuptiale — la prédiction s'accomplit. C'est le mariage, le plus inattendu, en effet, mais sera-ce l'amour?"

Le coeur de Geneva de Rouvaux s'est donné dès le début de l'aventure insensée qui fit d'elle, sans qu'elle le sût cependant, la femme de Geoffroy Seymour, ardent et beau autant qu'elle est belle et douce, mais que l'orgueil empêcha de se plier aux conséquences de l'exquise folie d'une heure.

Et c'est la séparation, Londres, la vieille Ecosse. Pour Geneva la solitude aussi, et ses tentations. Aimé-t-elle vraiment Lord Seymour ou n'est-ce que l'amour qu'elle aime en lui? Et ce mari lointain et froid, distant et soupçonneux qui revient enfin sera-t-il conquis par le charme et la beauté de celle qui porte son nom? Ce sera long, douloureux même, mais l'amour unit un jour, ardemment, les deux êtres dont la nuit nuptiale fut si follement imprévue."

Un volume de 320 pages, format bibliothèque.

La production de guerre

Ottawa. — La main-d'oeuvre syndiquée au Canada prend aujourd'hui les devants en initiant, par la voie du cinéma, les membres des syndicats ouvriers à l'histoire complète de la production de guerre canadienne.

Sous les auspices conjoints du Congrès des Métiers et du Travail et du Congrès canadien des Travailleurs, quatre théâtres ambulants, qui utilisent des films sonores de seize millimètres, ont été fondés à cette intention. L'exécution du projet a été confiée à la Société canadienne d'Enseignement aux Travailleurs, ainsi qu'à l'Office national du Film et au directeur du Service de l'Information; mais une bonne partie des dépenses est acquittée à même des cotisations des deux congrès du travail.

Les films à l'affiche disent l'envie de la production d'armes au Canada et expliquent la stratégie économique de la guerre. Il y a aussi des pellicules qui portent sur la géographie et la constitution sociale du Dominion.

Plusieurs syndicats ouvriers dans les villes de l'Ontario ont mis à profit ce service depuis le début de mal. D'autres aux environs de Montréal, ont demandé d'être inclus dans la distribution la plus tôt possible.

Les centres désireux de voir ces films fournissent la salle et fixent

Le Nazi en face des valeurs spirituelles

"Pendant six semaines, les Allemands ont occupé le village si fameux d'Iannain-Pollana où l'un des plus grands génies dont s'enorgueillit le genre humain, Leon Tolstoï est né, a vécu et travaillé à son oeuvre créatrice. Ce célèbre monument de la culture russe, nettoyé de ses envahisseurs par des unités de l'armée rouge le 14 décembre, a été devoté, profané et finalement brûlé par les barbares fascistes. La tombe du grand écrivain a été violée par l'envahisseur. Les irrécupérables reliques qui avaient été liées à l'oeuvre tolistolienne, tous ses manuscrits, ses livres et ses tablettes ont été volés par des soldats allemands ou jetés au détritus. Un membre du personnel du musée Tolstoï implora un officier allemand du nom de Schwarz de cesser de chauffer l'immeuble avec le mobilier personnel et lui demanda de grand fervoir et lui demanda de se servir à la place de bois de chauffage Schwarz répondit: "Nous ne voulons pas de bois de chauffage et nous détruirons tout ce qui se rapporte au nom de votre Tolstoï." — De la note de M. Molotov aux gouvernements des pays en relations diplomatiques avec l'U.R.S.S., décembre 1941.

Le loyer des chambres

L'obligation de donner trois mois d'avance à un locataire ne s'applique pas aux maisons de chambres ou aux pensions. L'administrateur des loyers, M. Owen Lobbey, a tenu à bien éclaircir ce point lors de son récent passage à Montréal. Seulement, ajouta-t-il, aucun locateur n'a le droit de lever le prix de ses chambres ou de ses repas, au-delà du maximum, ni de retrancher un service qu'il donnait entre le 15 septembre et le 11 octobre 1941, qu'il change ou non de locataire.

Le développement de la marine royale canadienne

Le développement de la marine royale canadienne, qui n'existerait pas avant la guerre, n'est pas moins admirable et se fit aussi exclusivement à l'aide d'engagés volontaires. A cela rien, les résultats ne sont pas moins probants. Le Canada possède maintenant en Angleterre une armée moderne et complète qui ne le cède en rien à l'armée allemande. On la verra dès le premier choc. Et nous aurons toujours, comme avantage, les qualités d'allant et d'attitude qui firent la réputation des soldats canadiens au cours de la dernière guerre. Sans

... Le développement de la marine royale canadienne, qui n'existerait pas avant la guerre, n'est pas moins admirable et se fit aussi exclusivement à l'aide d'engagés volontaires. A cela rien, les résultats ne sont pas moins probants. Le Canada possède maintenant en Angleterre une armée moderne et complète qui ne le cède en rien à l'armée allemande. On la verra dès le premier choc. Et nous aurons toujours, comme avantage, les qualités d'allant et d'attitude qui firent la réputation des soldats canadiens au cours de la dernière guerre. Sans

POÈTES ET ICONOCLASTES

par Pierre MONTAL

Dans la préface aux "Fleurs du Mal" Baudelaire nous explique que les poètes illustres s'étant partagés depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique il avait dû faire autre chose. Nous savons qu'il a réussi.

Arthur Rimbaud n'eut pas des l'abord à se poser semblable problème. Ses premiers essais évoquent à la fois la maîtrise du poète maudit et la puissance du grand barde qui régnait alors sur nos lettres.

C'est un problème difficile que pose à son entourage un gamin de 16 ans rêvant un précoce et violent génie.

Flatté par les hommages rendus à son fils, Mme Rimbaud, bourgeoise sévère, était trop matérielle pour le comprendre. Lui, ne tardait pas à rompre les liens qui l'attachaient à la famille à l'école et à Charleville.

Dédaignant de passer son bachelot, il vendit son ample moisson de prix et réussit, après plusieurs essais malheureux, à gagner la capitale, en passant à travers les lignes allemandes, car la France, une fois de plus, était envahie. Rimbaud avait qu'il tait fervemment attendu à Paris. Il avait envoyé à Verlaine son grand et dernier poème: "Le bateau ivre" et les poètes alertés l'appelaient à grands cris.

Après quelques mois de vie de bohème, Rimbaud avait épuisé sa capacité d'admiration pour ceux qui de loin lui semblaient des modèles. Son caractère solide n'admettait aucune compromission avec l'idéal. Hélas! Verlaine et ses amis étaient bien différents, aussi reportait-il bientôt sur la poésie le mépris que lui inspiraient ses grands poètes.

Il y a danger à s'approcher trop près des artistes. Ils sont inférieurs à leur œuvre dans laquelle ils mettent le meilleur d'eux-mêmes. L'art est pur mais l'artiste est un homme et il est impur. Verlaine écrit des poèmes qui semblent venir du ciel, mais, hélas! il est lâche et vil. Pour Rimbaud l'action est la source du rêve. Ce qu'il voit de mensonger s'il le peut il le détruit. Il s'en ira bientôt chercher la vérité parmi les sauvages.

Adolescent viril Rimbaud n'était pas fait pour la décadence musicale du symbolisme et le Parnasse encombré des statues se gardait des iconoclastes. A son tour il devra chercher l'inconnu.

Dans sa naïveté puissante il voulut réinventer l'amour. Il n'a pas que l'on sache, laissé plus de traces dans ce domaine que tous ceux qui, avant lui, ont aimé et souffert. C'est dans la carrière littéraire que nous devons le suivre.

Ayant modestement entrepris "de rendre accessible à tous le langage poétique", il commença par détruire les vieilles formules et, sur leurs ruines, il "inventait la couleur des voyelles", "le mouvement des consonnes", "les rythmes instinctifs", "écrivit les silences", "notait l'inexprimable". "Fxa les vertiges".

Sa poésie, en se consumant, devenait prose diamantée et brûlait tout autour d'elle. A dix-neuf ans, il mourait volontairement à la poésie et devenait l'aventurier du réel, indifférent à l'influence dévastatrice qu'allaient avoir ses manuscrits au-delà de Verlaine.

Rimbaud ne pouvait devenir l'explorateur. Il le fut. C'est lui qui, le premier, découvrit les profondeurs de l'abyssin. Il avançait vaincu l'esprit. Il allait être vaincu par la matière. Vingt ans plus tard dans les dernières années du siècle, il rentrait mourir dans "l'Europe aux anciens parapets", à l'heure où son œuvre naissait à la gloire.

Prophétiquement, autrefois, il avait écrit: "Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds." C'est dans les bras de sa sœur Isabelle, que s'éteignit, dévotement, dans une agonie douloureuse, le plus négateur de nos poètes.

Paul Claudel a fixé Rimbaud dans une formule éblouissante mais qui ne peut nous satisfaire. Il l'appelle "un mystique à l'état sauvage".

Certes, ce n'est qu'après sa mort que l'on peut juger définitivement un homme et le grand vers de Mallarmé:

"Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change", vibre d'enfermer cette vérité profonde. Mais lequel devons-nous croire des deux Rimbauds qui se contredisent? Est-il "un mystique à l'état sauvage", ou "un sauvage à l'état pur"?

Il ne nous appartient pas de trancher le mystère. Peut-être se disait-il qu'il n'avait pas tenu les promesses de sa jeunesse. Cette pensée ne dut pas être étrangère à son angosse. Pourtant il se trompait. Son œuvre était en train de devenir le point de départ de la poésie nouvelle.

Rimbaud avait un frère spirituel. Il ne l'a pas connu. Que serait-il advenu si cette conjonction dans le temps s'était faite aussi dans l'espace? Plus tard les critiques n'ont pas songé à rapprocher les deux carrières. Ils en auraient pu tirer des conclusions intéressantes. Les deux poètes... ne leur apparaîtraient plus comme des chimères inexplicables mais comme un produit social. Ils représentent dans la littérature la révolte de la jeunesse contre ceux qui s'opposent à toute innovation et à tout renouveau. Ils sont les iconoclastes qui mettent à bas les édifices que l'esprit a quittés.

Si l'on nous dit que leurs œuvres sont folles nous répondrons, comme en d'autres circonstances le fit le physicien Ernst Mach, "de tels fous économisent aux autres la peine de penser".

En 1868 paraissaient "les chants du Maldoror", par le comte de Lautréamont. Il est heureux que l'auteur ne les ait pas signés Isidore Ducaze car peut-être aujourd'hui seraient-ils oubliés. Le comte de Lautréamont, au contraire, a su persuader bien des snobs d'admirer, sans la comprendre, son œuvre extraordinaire.

Venu de Montevideo, pour suivre les cours de l'école polytechnique, Lautréamont, ou plutôt Isidore Ducaze, écrivit ses chants la nuit, dans la chambre d'un hôtel borgne, en buvant un nombre incalculable de tasses de café. Puis, aussitôt après, comme le cygne, il mourut. Presque toujours les artistes mon-

trouvent la voie aux savants et Lautréamont est en avance sur le Freudisme. Les chants du Maldoror sont le triomphe du subconscient. Dans l'un de ces chants, prévoyant sa fin prochaine, contre laquelle il se révolte Lautréamont écrit:

"Ne croyez pas que je sois sur le point de mourir, car je ne suis pas encore un squelette, et la vieillesse n'est pas collée à mon front. Écartons en conséquence toute idée de comparaison avec le cygne, au moment où son existence s'évoque."

Je ne recommanderai pas la lecture du Maldoror aux esprits réalistes et précis qui ne savent pas soulever le voile de la conscience. Ils auraient l'impression que l'on a en arrivant sur le haut d'un phare quand l'ouragan soudain souffle et s'agit. On n'a pas le temps de comprendre. La respiration manque. On s'agrippe à la balustrade mais quand on est redescendu chez les hommes on est pour longtemps ébloui.

Lautréamont commence où Rimbaud finit. Les chants du Maldoror, comme "les Illuminations", ou "Une saison en enfer", sont écrits dans une prose à laquelle tout le monde donne aujourd'hui sans hésiter le nom de poésie. Voilà de quoi infirmer la théorie si chère à Valéry, qui ne la conçoit que dans les chaînes.

La simultanéité de l'œuvre valérienne et de celle de nos iconoclastes montre que nous sommes à une époque critique de notre histoire littéraire. Peu importe que Valéry soit le dernier en date, puisque c'est à la même époque que les œuvres de ces trois écrivains se sont répandues. L'ordre chronologique est Lautréamont, Rimbaud, Valéry. L'ordre logique est l'inverse.

Valéry n'a guère influencé son époque. Il est l'aboutissant d'une longue lignée d'écrivains, pour qui la force est une fin en soi. Il serait stérile de pousser plus avant l'expérience. Le chaos de Lautréamont est par contre un début.

Rimbaud et Lautréamont ont introduit dans la poésie un ferment qui peu à peu la désagrège. En passant par Charles Gros, Jules Laforgue et Alfred Jarry, nous nous dirigeons vers le zéro absolu. Il est atteint vers 1920 avec Tristan Tzara et le dadaïsme.

Trois exceptions, particulièrement brillantes, trois poètes originaux: Paul Claudel, Verhaeren et Péguy n'ont pas arrêté cette tendance.

A des temps nouveaux il faut une poésie nouvelle. Déjà les surréalistes se sont dirigés, quoi qu'ils en disent, vers un semblant de forme ce qui, à vrai dire, n'était pas difficile, après l'interlude du dadaïsme.

Le temps est venu de tenter la synthèse féconde et de couler les pensées du siècle dans un moule qui lui soit propre. Les esprits conservateurs (il ne s'agit pas ici de politique), diront peut-être à ceux qui s'y essaieront, qu'ils trahissent le génie du langage. Ils seront en bonne compagnie.

Je voudrais pour finir mettre en garde contre une admiration béate pour les iconoclastes. S'il est bon quelquefois de détruire il faut se garder de suivre ceux qui le font par rancœur ou par impuissance, comme tant de révolutionnaires médiocres qui s'emparent ensuite dans le nazisme. Plus haut que les iconoclastes saluons les constructeurs qui élèvent les édifices que le temps n'a pas et que l'homme respecte.

L'iconoclaste à 8 ans

La page suivante a été retrouvée dans un cahier de papiers de l'année scolaire 1862-1863 à Charleville.

"Pourquoi apprendre du grec, du latin? Je ne le sais. Enfin, on n'a pas besoin de cela! Que m'importe à moi que je sois reçu? A rien, n'est-ce pas? Si, pourtant; on dit qu'on n'a une place que lorsqu'on est reçu. Moi, je ne veux pas de place; je serai rentier. Quand bien même on en voudrait une, pourquoi apprendre le latin? Personne ne parle cette langue."

"Pourquoi apprendre et de l'histoire et de la géographie? Apprendre la vie de Charalidon, de Nabopolassar, de Darius et d'Alexandre et de leurs autres compères remarquables par leurs noms diaboliques est un supplice. Que sait-on si les latins ont existé? C'est peut être, leur latin, quelque langue forgée; et quand même ils auraient existé, qu'ils me laissent rentier et conservent leur langue pour eux! Quel mal leur ai-je fait pour qu'ils me flanquent au supplice?"

"Passons au grec. Cette sale langue n'est parlée par personne, personne au monde!... Ah saperlipopette! saperlipopette! Saperlipopette! Moi, je serais rentier; il ne fait pas si bon de s'user les culottes sur les banca, saperlipopette!"

"Pour être décrocteur, gagner la place de décrocteur; il faut passer un examen; car les places qui vous sont accordées sont d'être décrocteur, ou porcher, ou bouvier. Dieu merci, je n'en veux pas, moi, saperlipopette!"

"(A la fin de la dernière année de ses études, Arthur Rimbaud recevait le premier prix de latin au concours académique "pour la magistrature façon dont il traite "l'allo-cution de Sancho Panca à son âne." Il reçut en outre au collège le prix d'excellence, le 1er prix de discours latin, de discours français, de version grecque, etc...)

(de FRANCE)

Les pneus en réparation

L'automobiliste qui a confié un pneu à un réparateur avant le 15 mai ne peut pas le retirer à moins d'en avoir obtenu la permission écrite de la commission des prix et du commerce en temps de guerre. A moins, bien entendu, que la réparation soit déjà commencée, auquel cas il peut le reprendre sans aucune formalité.

Si l'automobiliste en question n'est pas d'une catégorie privilégiée, il devra vendre son pneu à un marchand autorisé. S'il l'est, il obtiendra le permis voulu pour rentrer en possession de sa propriété.

Chronique des Livres

François Mauriac-La Pharisienne I vol. (réédition canadienne)

L'abîme d'une conscience pieuse en quête de la grâce, les détours du démon pour saisir une âme catholique, une foi âpre que ne satisfait plus l'obédience aux dogmes, une brebis qui s'écarte par l'excès de sa vertu de la route orthodoxe, c'est une héroïne de Mauriac, guimpée haut, vêtue de noir. Elle trouvera, enfin, "cet amour plein de confiance, dont parle Bossuet, et qui seul efface tous les péchés", par la voie d'un amour terrestre pour un homme habitué dès l'enfance à chercher la vérité dans le Livre, à croire en doutant de son choix, à protester avec la probité inquiète d'une haute moralité huguenote.

Des enfants qu'une révolte précoce jette dans un amour rassonné, un prédicateur téméraire exilé aux champs et devenu curé de campagne, compréhensif et bon, martyr des vocations orangeuses qui l'entourent, qu'il connaît, combat, excuse et soulage, c'est un roman de Mauriac.

Le narrateur est un garçon nerveux et pâle, élevé dans la présence de Dieu, conscient à quinze ans d'une angoisse qui l'inquiète sa vie entière, confidant précoce d'esprits vulgaires affolés de connaissances théologiques, qui font de la loi de Dieu, les lois de Dieu, inextricable dédale de commandements ou le salut se perd dans l'excès du scrupule.

La Pharisienne, Brigitte Pian, (quel art à Mauriac dans le choix des noms!), trouve sa joie sur terre dans le spectacle de ses vertus. Dame patronesse, présidente d'oeuvres, directrice des consciences, surveillante des prêtres mêmes, elle semble assurée de sa grâce. Si elle connaissait Pascal, peut-être exigerait-elle, comme lui, une goutte de sang du Sauveur pour son salut personnel.

Elle a donc, pendant cinquante années, vécu dans la certitude de sa perfection. Ame de feu, elle ne peut se contenter que d'extrêmes. Le jour où elle doutera, et sur quel sommet! "Suis-je une sainte?", se demande-t-elle, elle tombera dans les abîmes de la désolation.

Pieuse suivant les inclinaisons d'une nature orgueilleuse, elle ne veut rien devoir à son Sauveur. Elle veut une à une lui payer ses dettes en vertus. Elle achète sa grâce. Croyant fermement qu'elle a charge de toute âme qu'elle rencontre, elle décide du destin de chacun. Impitoyable pour ceux qui ne suivent pas ses avis, elle se doit, pour la paix de sa propre conscience qui ne supporterait pas une erreur, de se faire un triomphe de leurs torts et de se prouver ainsi qu'elle avait raison dans la route choisie pour eux. Orgueil! Oui, mais dans ces matières un faux-pas serait un péché.

Ainsi, sous le regard d'un Dieu inflexible, Brigitte Pian, chaque soir, fait le compte de ses profits, les porte à son crédit et poursuit son salut.

Mais les malheurs lui arrivent, qu'elle interprète comme des signes. Son mari meurt d'une attaque, ayant trouvé dans un tiroir une confession d'adultère de sa première femme qu'il pleurait encore. Brigitte la conservait comme un remède suprême contre les souvenirs toujours plus douloureux de Pian. Avait-elle le droit de s'en remettre ainsi à la Providence, pour placer sous les yeux de Pian la preuve que son amour avait un indigne objet?

Une de ses protégées qu'elle accablait de ses implacables bienfaits meurt en couche, le mari se jette par haine de Brigitte, dans un anticléricalisme farouche.

Sa belle-fille, qui la hait, est amoureuse d'un garçon passionné et lui reproche de l'en avoir longtemps séparée.

Un prêtre qu'elle a dénoncé à l'archevêché avec une rare science des dogmes est chassé. Interdit de l'Eglise, et le renvoi prend une odeur de damnation. C'est chez ce prêtre que Brigitte trouvera plus tard la consolation et la compréhension.

Brigitte Pian connaît le doute et traverse une crise d'humilité ou l'orgueil encore la conduit. Elle est pécheresse avec ardeur, comme elle était presque une Sainte. Une terreur la saisit qu'aucun confesseur ne puisse apprécier ses péchés. Elle se prend, devant l'eucharistie, de craintes jansénistes.

Puis elle découvre l'amour, en affamée, d'abord dans les romans. Cette chrétienne à qui manquait la grâce, craignait un Dieu de vengeance et d'apocalypse, elle retrouve la religion évangélique par la route de l'amour humain. Une curiosité la saisit, à cinquante ans, pour les passions qui l'entourent, celles de son beau-fils, qu'elle ne trouve pas assez profondes, celle de sa belle-fille ou elle avait vu la marque même du mal.

Laisseuse seule dans son austère maison de Bordeaux, elle rencontre dans un pieux calviniste, son médecin, le Docteur Gellis, une âme élevée, un coeur sévère. Elle se prend pour lui d'une passion hagarde, il lui rend un amour fervent.

A peine satisfaite de cette union platonique, dont son sens de l'extrême ne pouvait se contenter, ce n'est qu'à la mort du Docteur qu'elle trouve, dans la douceur de ses souvenirs, la véritable voie du pardon divin. Qu'elle s'abandonne enfin à la miséricorde du Seigneur, sans plus chercher dans l'orgueil de la perfection, la satisfaction, presque païenne, d'avoir mérité son salut.

Ainsi M. Mauriac mettant en roman avec son réalisme et son âpreté coutumiers "les terribles expressions par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines", montre, dans la vie même, ceux dont Pascal disait: "Qu'ils pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir". Un beau livre qui doit se prendre comme une parabole, écrite par un coeur sensible et inquiet, à l'expérience de la vie et ses propres doutes et souffrances ont appris à tempérer avec justesse la crainte et l'espérance.

Un style serein, simple et limpide dans l'expression de sentiments tourmentés, et qui sait, d'une phrase, ouvrir des brèches sur un passé entier, sur un avenir lourd, contribue à donner au livre un caractère presque mystique.

Inspiré par Pascal et particulièrement par le chapitre sur la religion de Jésus, M. Mauriac illustre, pour les catholiques, les dangers des excès, même dans la recherche de la vertu, et pour ceux qui ne croient pas à l'infinie puissance le besoin éternel qu'à l'homme de trouver un équilibre entre le bien et le mal, entre l'ange et la bête.

MOTS EN LIBERTÉ

ANNIVERSAIRE

L'indolente ardeur de l'été précoce se consume Dans ce soir de mai à jamais ivre Il fait si beau que l'on oublie la mort Et la guetteuse sournoise, cachée dans les plis de la route, s'apprête à bondir

Il y a tout ce que l'on peut imaginer d'étouffement dans l'espace dévoré par la vitesse. Ce quelque chose d'indéfinissable, cette alliance du précaire et de la plénitude. L'univers chavire dans les yeux et le sable doré crépite d'étincelles. La poussière elle-même est dressée comme un vol de lumière. Elle dérobe les précipices, la plongée dans l'inconnu. Et la marche du destin étouffe les mille petits bruits des âmes dilatées. Ce soleil qui va mourir, c'est le flambeau qui consent encore à guider, mais comme le cri de l'oiseau, le sentiment de la prudence, le soupçon du danger, il ne sert de rien.

Le jeu vers l'abîme est trop bien joué: il n'y aura pas d'erreurs qui souvenent, mais tête baissée dans la nuit de la mort, cet achoppement sans entrailles, et ces étres évanes. Eté, mortel été, descendant rafraîchi sur le front des humains, quel traînetau dans tes filets sanglants? Son roi de lys broyé, Plus tué que celui des colombes.

Glaive et giroflées gisent sur ce terre lointain Où des genoux en rêves s'appuient. La prière du souvenir s'exhale des lèvres. Et ton ombre, légère et chantante, descend lentement dans mon coeur.

PERSAN

Le Jeu de Saint-Laurent

C'est à l'enseigne du Troisième Centenaire de Montréal que "Les Compagnons de saint Laurent" présenteront cette année leur troisième Festival de théâtre Chrétien. Ils reprendront pour la circonstance l'éprouvante Jeu dramatique que Henri Gheos composa à leur intention il y a quatre ans et qu'il vint mettre en scène personnellement à Saint-Laurent.

A ce moment, les Compagnons n'étaient guère connus; malgré la présence de Gheos, des auditeurs relativement peu nombreux étaient allés applaudir l'oeuvre et l'auteur devant la scène érigée dans la cour pleine de verdure du collège de Saint-Laurent.

Voici que les Compagnons font désormais partie du paysage familial de la métropole. Chaque année des milliers d'amateurs attendent le grand Jeu populaire, en plein air, dont la tradition s'est inaugurée avec l'inoubliable "Mystère de la Messe" au stade Molson, il y a deux ans.

C'est au stade Molson, encore, avantageusement située avenue des Pins, que les Compagnons convient le tout Montréal autour de leurs tréteaux, les 25, 26 et 27 juin prochains.

A l'affiche: "Le Jeu de saint Laurent" du "Fleuve", une oeuvre canadienne-française à juste titre, puisqu'elle fut composée par un dramaturge français à l'intention des Canadiens, le thème à la gloire du saint qui a donné son nom au fleuve qui coupe en deux toute notre province. Il faut rappeler ici ce qu'écrivait l'ami Louis Francoeur, à l'occasion de la création du Jeu de saint Laurent: "Les spectacles en plein air sont en passe de reprendre, dans tous les pays, la place qui est la leur, la première, et de justifier, par le succès même, les diètes et prophéties des maîtres de la restauration dramatique."

Les Compagnons se donneront toute la peine nécessaire pour assurer une présentation du jeu capable de satisfaire les plus exigeants. Ils espèrent y réussir. Ils conviendront donc leurs amis au stade Molson, avenue des Pins, à l'ouest de l'avenue du Parc, les soirs des 25, 26 et 27 juin. La vente des billets a commencé lundi 25 mai, à la nouvelle permanence des Compagnons, 3576, chemin Côté des Neiges (FT. 6691) et chez Edmond Archambault.

En cas de pluie, la représentation sera reportée au lendemain de chaque date annoncé.

Le bois de chauffage

On rappelle aux producteurs et aux marchands de bois de chauffage qu'il leur est défendu d'offrir leur marchandise en vente dans les annonces ou autrement, sans mentionner la quantité exacte en corde (un quart de corde, une demi-corde ou une corde, etc.) qu'ils sont prêts à céder pour le prix qu'ils demandent.

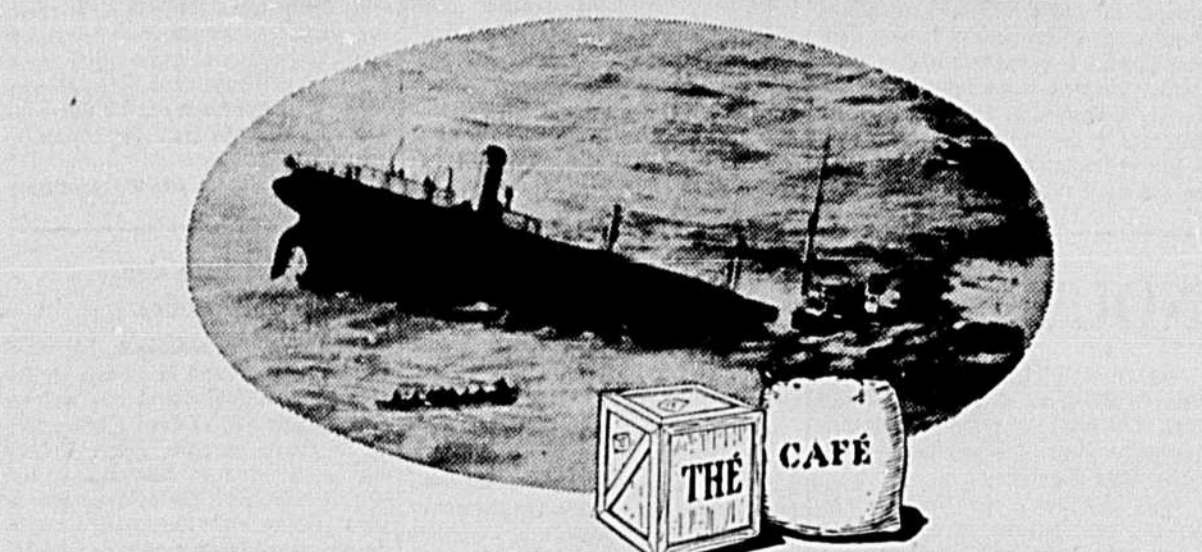
Les livraisons de moins d'un dollar

L'ordonnance 120 de la commission des prix qui défend aux détaillants la livraison des commandes de moins d'un dollar, ne s'applique pas aux services de distribution des boulangeries, des pâtisseries, des journaux, etc. Ceux-ci restent néanmoins assujettis au règlement de la livraison quotidienne unique par véhicule à motard.

Le prix du boeuf

Le président de la commission des prix et du commerce, M. Donald Gordon, vient d'annoncer que la Corporation des denrées s'occupera de voir à ce qu'on ne manque pas de boeuf sur le marché canadien des viandes et surtout à ce que le prix de cette viande reste dans des limites raisonnables.

LE THÉ ET LE CAFÉ SONT RATIONNÉS



Il faut conserver les hommes et les navires

Pour transporter le thé de Ceylan ou de l'Inde, aussi bien que le café de l'Amérique du Sud, les navires doivent traverser des mers infestées de sous-marins. Aujourd'hui, ces navires et leurs escortes sont requis pour des tâches essentielles. Chaque navire, chaque cale disponible peut servir au transport du matériel de guerre outre-mer et à rapporter les produits dont le Canada a besoin.

Les Canadiens doivent donc réduire leur consommation de thé et de café. Vous devez diminuer au moins de moitié vos achats de thé. Vous devez aussi réduire d'un quart au moins votre consommation courante de café. Ces réductions sont absolument nécessaires.

LA CONSOMMATION DE THÉ doit être au moins réduite de moitié

LA CONSOMMATION DE CAFÉ doit être au moins réduite du quart

CE QUE DIT LA LOI

Il n'est pas permis d'acheter une provision de plus de 2 semaines, soit de thé, soit de café, pour vous-même et pour votre famille dans une même semaine.

Vous ne devez pas faire d'autres achats de thé ou de café en aucun temps, si vous avez déjà une provision de deux semaines en mains et en tenant compte de la ration légale. (Excepté pour les gens qui demeurent dans des régions éloignées).

Les détaillants ont le droit de refuser ou de réduire les commandes des personnes qui, à leur avis, tentent d'enfreindre la loi. Les détaillants n'ont pas le droit de garder en stock une provision de plus d'un mois de thé ou de café en paquets ou en vrac. Des sanctions sévères sont prévues pour ceux qui n'observent pas la loi.

LA COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE

LA RATION DE

SUCRE

EST MAINTENANT

de 1/2 LIVRE

PAR SEMAINE, PAR PERSONNE

Depuis que le sucre a été rationné, le problème du transport s'est aggravé. Les navires et leurs équipages sont exposés à de plus grands dangers. En conséquence, il est devenu nécessaire de réduire la ration de sucre de 3/4 de livre à 1/2 livre par semaine, par personne. Seules les personnes qui demeurent dans des endroits éloignés des magasins auront le droit de garder une provision de plus de deux semaines en aucun temps.

DU SUCRE POUR LES CONFITURES

Des approvisionnements supplémentaires de sucre seront accordés aux ménagères pour les confitures et la mise en conserve.

En plus de la ration légale, vous pouvez acheter 1/2 livre de sucre pour chaque livre de fruits mis en conserve, et 3/4 de livre de sucre pour chaque livre de fruits utilisés pour les confitures ou les gelées.

Toute personne qui achète du sucre pour la mise en conserve ou pour les confitures est obligée de noter par écrit les quantités exactes de sucre acheté à ces fins. S'il reste une quantité de sucre après la mise en conserve ou la confection de confitures, cette quantité ne devra pas dépasser la ration légale de 1/2 livre par personne, par semaine.

Les Canadiens loyaux ne manqueront pas de profiter de cette occasion qui leur est offerte de contribuer à la Victoire.

LA COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE

Réfléchissez! Employez moins de sucre

La sonate a Kreutzer à la scène de l'Arcade

Les oeuvres de Tolstoï sont plus vivantes que jamais. A New York on vient de rééditer son volume de 1000 pages "Guerre et Paix" qui retrace le chemin de Napoléon vers Moscou. Cette réédition prend un sens curieux à raison du parallèle qui s'impose entre les aventures de l'Aléa impérial en Russie et les défilés de son piètre imitateur allemand.

A l'Arcade



M. JAQUE CATEILAIN qui fera sa rentrée à l'Arcade samedi dans "La Sonate à Kreutzer" d'après Tolstoï.

La direction de l'Arcade a donc été très bien inspirée en mettant à l'affiche "La Sonate à Kreutzer", de Tolstoï, adaptée à la scène par

Alfred Savoir et Fernand Nozière. Cette fois il ne s'agit pas de politique mais de l'amour et de son sentiment parallèle, la jalousie. C'est ce qui a été écrit de plus fort sur le sujet. Jamais dans toute la littérature moderne on est parvenu à un tel degré d'acuité dans l'observation des réflexes d'un homme jaloux devant sa femme qu'il soupçonne constamment. Jamais on a trouvé pareils mots, pareils accents. C'est d'une cruauté inouïe à force d'être véridique! Les auteurs Savoir et Nozière ont condensé et comprimé le roman qui est un point de départ plutôt qu'un tout le long de la littérature psychologique. Il est vrai que nous sommes devant le trio classique mais par le traitement de l'action et le dialogue le spectateur comprendra que Tolstoï a travaillé en profondeur et qu'il a fouillé au scalpel le coeur de l'homme.

MM. Paul de Vassal, Jaque Cateilain et Mlle Germaine Giroux sont les protagonistes en présence. Trois artistes de premier plan et parfaitement indiqués pour les rôles de Laure, Poznicheff et Troukhasinsky. A leurs côtés nous retrouvons Mme Jeanne Demons, Mlle Janine Sutto qui a triomphé dans "La Vie de Bohème". MM. Marc Forrez, François d'Alaires et Emile Bouffard.

Les quatre actes de cette pièce se déroulent dans le même décor — chez Poznicheff — mais M. Marcel Salette s'est surpassé et a su créer l'atmosphère d'un intérieur russe d'avant le communisme. "La Sonate à Kreutzer" sera jouée toute la semaine y compris le dimanche 31 mai. — (Communiqué.)

Saint-Denis

"Un Carnet de Bal" C'est samedi prochain que le film d'aimé "Un Carnet de Bal" de Julien Duvivier va prendre l'affiche au Saint-Denis.

Cette oeuvre d'une maîtrise absolue s'est imposée devant le jury international de Venise qui lui a décerné la Coupe Mussolini, juste et digne récompense pour un admirable travail. Le thème est sans doute connu, reprenons-le en quelques notes brèves. Une jeune et jolie veuve pour combler sa vie décolorée de veuvage à un des danseurs de son premier bal. Que sont-ils devenus? Le premier est mort et c'est sa mère, devenue folle de chagrin, qui la reçoit. Le second, le jeune avocat a joué avec la Lot et il n'a perdu... Le troisième a trouvé la quietude de Dieu. Un autre a fui dans la montagne qu'il ne quittera plus. Un autre a réussi! Il est maître de son village et a épousé sa ménagère! Les autres? Le jeune médecin a sombré dans l'abjection; le garçon coiffeur est toujours coiffeur et le dernier est mort laissant un fils orphelin.

Après cet amer retour sur le passé la veuve adoptera le jeune adolescent...

Voilà un thème original que les huit plus grands artistes de France exploitent avec une puissance inconnue jusqu'ici. "Un Carnet de Bal" groupe en effet: Harry Baur, Marie Bell, Pierre Blanchard, Fernand, Louis Jouvet, Raimu, Françoise Rosay et Pierre Richard-Willm.

Ces maîtres ont été dirigés par un autre maître, Julien Duvivier... rien d'étonnant que le film ait été jugé le meilleur film du monde à la Biennale de Venise.

Le second film à l'affiche sera "A nous deux, Madame la Vie", avec Jean-Louis Barrault, Simone Berriau et André Luguet. C'est une étude de moments modernes où il est montré qu'il n'est pas toujours facile d'aller contre sa destinée et d'imposer sa volonté à la vie. Roman d'amour et étude psychologique ce film devrait intéresser tous les amateurs de films différents des formules conventionnelles.

Loew's

"Tortilla Flat" en 2e semaine Le célèbre roman de John Steinbeck, "Tortilla Flat", est présenté au Loew's en 2e semaine. Les principaux rôles de ce film sont tenus par Spencer Tracy, Hedy Lamarr et John Garfield.

Victor Fleming, à qui l'on doit déjà "Gone With the Wind" a dirigé la prise de vue. Il a apporté un soin extrême au décor car il voulait que l'action se déroule dans l'atmosphère exacte si admirablement décrite par Steinbeck. "Tortilla Flat" est basé sur une intrigue comme jamais encore on n'en avait vue au cinéma. On peut affirmer sans crainte que ce film créera une sensation car il constitue un genre entièrement nouveau. (Communiqué.)

ST-DENIS SAMEDI HARRY BAUR, PIERRE BLANCHARD, FERNAND, LOUIS JOUVET, MARIE BELL UN CARNET DE BAL

JEAN-LOUIS BARRAULT ANDRÉ LUGUET SIMONE BERRIAU A NOUS DEUX MADAME LA VIE!

LES COMÉDIENS DE L'ARCADE SAMEDI CATEILAIN DE VASSAL GERMAINE GIRoux LA SONATE A KREUTZER JEANNE DEMONS, JANINE SUTTO, MARC FORREZ, FRANÇOIS D'ALAIRES

300 ans d'histoire A l'occasion du troisième centenaire de la fondation de Montréal qu'on célèbre avec éclat, le Service d'Information vient de publier sous le titre évocateur 300 ans d'histoire, un récit patriotique sur les origines héroïques de la colonie et sur la leçon qui se dégage de ce glorieux passé. L'auteur, M. Emmanuel Desrosiers, publiciste de Montréal, a donné à ce récit la forme qui cadre le mieux avec la pédagogie et qui contribue à rappeler les plus belles traditions de Ville-Marie. M. Desrosiers a publié il y a quelques années, aux éditions de l'Action canadienne-française, un volume intitulé La fin de la Terre. Il a écrit nombre d'essais, de contes et d'articles d'actualité dans divers revues.

À L'AFFICHE

MONTREAL CAPITOL: "Tuttles of Tahiti" — "Mayor of 4th Street". IMPERIAL: "Woman of the Year" — "Blondie in Society". LOEW'S: "Tortilla Flat", 2e semaine. PALACE: "Rio Rita". PRINCESS: "Wild Bill Hickok Rides" — "Always in my Heart". ST-DENIS: "Un Carnet de Bal" — "A nous deux Madame la Vie". ELECTRA: sam. à mar.: "Sing Another Chorus" — "Road Agent" — "Forty Thousand Horsemen"; mer. à ven.: "Brazza ou l'Épopée du Congo" — "Veille d'Armes".

SHERBROOKE CINEMA DE PARIS: "Les Bateliers de la Volga" — "La Chaste Suzanne".

QUEBEC CANADIEN: "Vertige d'un Soir" — "Trison sans Barreaux". CINEMA DE PARIS: "Maternité" — "La Chanson d'une Nuit".

TROIS-RIVIERES CINEMA DE PARIS: "Michel Strogoff" — "Jeanne".

THEATRES et CONCERTS ARCADE: "Les Comédiens de l'Arcade présentent: LA SONATE DE KREUTZER", semaine du 30 mai.

TORISME LES MIMOSAS: 106 ouest, rue Sherbrooke, Montréal.

FRANCE LIBRE À HARVARD

Nous recevons d'un jeune étudiant français de Boston les renseignements suivants sur l'autorité du mouvement de la France Libre à l'université Harvard:

Boston, jeudi, le 21 mai 1942. Cher Monsieur Harvey: Plus d'un mois s'est écoulé depuis cette soirée de Boston du 17 avril quand la délégation de l'Unité Harvard de France Forever est venue se présenter à vous et vous féliciter pour votre splendide discours. Avec l'esprit de progrès et la générosité qui caractérisent le JOUR et son directeur-fondateur, vous nous avez offert douze abonnements gratuits et un coin de votre journal, pour nous aider dans notre effort de répandre l'idée d'unités universitaires de France Quand Mène.

Vous savez sans doute que notre Unité Harvard, formée au mois de novembre 1941 par quelques étudiants du cercle Français de Harvard qui étaient des Gaullistes enthousiastes; qu'en quelques semaines le mouvement a brisé tous les records de l'Université en attirant dans son camp plus de quatre-vingts membres, presque tous Américains. — alors qu'on n'avait jamais vu d'organisation politique, même après des années de lutte et de propagande, gagner plus d'une trentaine de membres. Au mois de novembre, presque personne n'avait ici connaissance de la France Libre ou de son chef. Après quelques semaines d'activité et de propagande intensives, il n'y eut plus un étudiant dans cette immense et importante université, qui ne sût que la France continuait à se battre pour lui, sous le signe de la Croix de Lorraine. Des professeurs connus de Harvard ont parlé à nos réunions et "rallies". Nos membres et ceux des Unités fondées à notre exemple dans d'autres universités ont répandu autour d'eux la vérité sur la France Combattante. Nous avons présenté le film célèbre "La Grande Illusion" malgré les conditions difficiles d'une telle entreprise et les profits ont été envoyés aux "American Field Service" pour les ambulances aux Français Libres de Lybie. Les officiers et marins du Surcouf ont été présentés au public par l'Unité Harvard et le capitaine Blaizon en est devenu membre honoraire. Cela et bien d'autres choses ont été faites sous l'inspiration de notre admirable et bien-aimé président honoraire — le professeur Louis Cons, chef des Français Libres de Nouvelle Angleterre.

Puis les Etats-Unis entrèrent en guerre, Harvard se voua à la Défense Nationale et dans l'affolement des premiers mois, les étudiants ne voulaient plus rien savoir. Nous fûmes obligés de suspendre nos activités. Pourtant, le comité restait actif, épiait un moment favorable pour une reprise de fonctions. Quelques jours avant votre discours à Boston, le comité prépara un plan à réaliser immédiatement et donna un premier signe de vie par un article annonçant à toute l'Université sa position et ses plans, en condamnant le sinistre Laval.

Donc, au moment de votre passage à Boston, nous n'avions pas encore remis l'Unité Harvard en action. Nous ne voulions pas écrire sans rien dire, ni même pour annoncer des projets. Nous voulions attendre des faits accomplis, et les voici:

1. — Le "Harvard Crimson", journal de l'Université, a une très grande influence à Harvard et chez ses nombreux lecteurs en dehors. Le "Crimson" avait gardé son attitude proactive et anti de Gaulle, même après avoir abandonné sa politique isolationniste d'avant. Dans une véritable bataille rangée d'arguments, nous nous avons obtenu un changement radical dans l'attitude traditionnellement non-libérale de ce journal dont l'influence s'exerce sur plus de 6,000 étudiants: immédiatement après, le "Crimson" a publié sa nouvelle attitude par l'article intitulé "End of a masquerade" que je vous envoie ci-inclus et qui va jusqu'à citer le discours de deGaulle que nous avons traduit pour l'occasion. Depuis ce jour, le "Crimson" exerce son influence en faveur de la vraie France et de ceux qui en font parvenir la voix à Harvard: l'Unité Harvard de France Forever.

2. — Le samedi, 18 avril, à l'heure même où vous parliez si utilement avec le secrétaire du groupe, j'étais dans l'avion pour New York pour aller soumettre à la délégation de la France Libre le projet d'engagement avec les Forces Françaises Libres d'un groupe nombreux d'étudiants de Harvard, membres et officiers de l'Unité Harvard de France Forever. Le projet a été accepté et, comme représentant du Colonel Brunschwig à Harvard, j'ai pu obtenir plus d'une douzaine de futurs officiers de l'armée française libre dans notre groupe. Le premier départ sera cet automne et d'autres suivront, chaque fois amenant plusieurs de nos membres dans la lutte pour la libération de la France.

3. — En rentrant de New York avec l'heureuse nouvelle, j'ai trouvé l'Unité Harvard durement frappée par la mort soudaine du professeur Cons. Voilée par une crêpe noire, la splendide bannière neuve de l'Unité s'inclina devant la dépouille de notre inspirateur, ami et président honoraire.

Le même jour, l'Unité fit une petite réception amicale où des membres firent la connaissance du lieutenant Bardier, qui avait représenté la Délégation au service funéraire du professeur Cons. Depuis la reprise des activités, notre Unité a aidé le "Boston Junior Committee of Russian War Relief" ainsi que le "Interallied Student Council" et "Youth for Victory".

4. — Le soir du mardi, 28 avril, il y eut un forum radiodiffusé sur "La France Libre et les Nations Alliéés", auquel prirent part les célèbres professeurs: L. Packard, L. Brinton et André Morize.

5. — L'Unité Harvard fut représentée dans une grande réunion des Nations Unies à l'Opéra de Boston le lundi, 4 mai au soir.

6. — Enfin les deux dernières semaines furent les plus actives et les plus glorieuses de l'Unité Harvard qui, amputée de la plupart de ses membres actifs à cause des programmes accélérés des études, des nombreux départs et de la période d'examen actuellement en cours, a néanmoins accompli des merveilles malgré l'extrême difficulté des conditions. Une délégation représentant l'Unité fut vivement applaudie quand elle entra, bannière en tête et en ordre, à la grande réunion Française Libre de Boston en l'honneur de la fête de Jeanne d'Arc, le soir du dimanche, 10 mai.

Le lundi soir, 11 mai, le colonel Brunschwig, représentant personnel du général de Gaulle aux Etats-Unis, vint rendre visite à l'Unité Harvard. Le comité et les membres spécialement intéressés aux Forces Françaises Libres prirent du Dubonnet avec le Colonel dans la chambre d'un membre; puis on dina dans le "Dinning Hall" de l'un des bâtiments de Harvard; la présence du Colonel fut annoncée et il fut chaudement applaudi. Puis le Colonel parla de la France Libre devant une salle pleine d'étudiants de Harvard et d'autres universités et des gens de Boston et Cambridge; la réunion eut lieu sous les auspices de l'Unité Harvard et fut organisée par le comité. On montra le film: "Free French Forces Fight for Freedom" pendant que le radio de Harvard interviewait le Colonel. Celui-ci fut de retour à la réunion à temps pour la fin du film. On se serra autour de lui et il répondit à une foule de questions. Puis la réunion fut close et seuls ceux qui voulaient s'engager dans les Forces Françaises Libres restèrent pour donner leurs noms et demander des renseignements personnels au Colonel. Après avoir passé presque six heures à Harvard, pendant lesquelles il fut accueilli et applaudi avec enthousiasme par toutes les personnes présentes et après avoir dressé une liste de recrues digne de ses efforts et de nos vœux — le Colonel accepta de devenir le Président Honoraire, en remplacement du professeur Cons, de l'Unité Harvard. Il fut accompagné à la gare par le président et le vice-président.

Deux jours après le 13 mai, l'Unité Harvard recueillit le fruit d'un labeur énorme et accompli en dépit d'obstacles presque insurmontables pendant les deux dernières semaines: à 4 h. et à 8 h. du soir un public dépassant toutes nos espérances afflua au cinéma de l'Université pour voir le film: "Ils étaient Cinq", avec Jean Gabin, présenté par l'Unité Harvard au bénéfice de la "Free French Division, British American Ambulance Corps". Sur chaque siège se trouvait une publication Gaulliste et la Délégation de France Forever. Aux deux représentations, le président annonça la volonté de l'Unité de continuer à montrer des films français pour la cause de la France Libre et de la culture française, et le secrétaire résuma les derniers progrès faits par le mouvement du Général de Gaulle.

Une délégation de l'Unité alla rendre les honneurs à la messe de Requiem pour l'équipage du Surcouf, le samedi 16 mai au matin, à la chapelle Notre-Dame des Victoires.

Grâce à l'Unité Harvard, le défilé monstre à travers Boston, à l'occasion de "I am an American" Day, le dimanche, 17 mai — ne se passa pas sans que deux grands tricolores, portés par nos membres, ne rappellent aux foules bostoniennes que leurs alliés fidèles, les Français Libres, se battaient à leurs côtés. Enfin hier après-midi, à l'occasion de la fête Lafayette, proclamée par le gouverneur de Massachusetts, une délégation de l'Unité Harvard assista à la cérémonie d'amitié Franco-Américaine au monument Lafayette de Boston, déposa une couronne aux couleurs de l'Unité en mémoire du grand patriote français; la délégation fut applaudie par la foule, photographiée avec ses drapeaux par les photographes de la presse et saluée par le Major Smith, représentant le gouvernement Saltonstall — par le maire de la ville de Boston et par les dirigeants du chapitre de Boston de France Forever.

Dans quelques jours, l'année scolaire se terminera, mais l'Université rouvrira dans un mois et fonctionnera tout l'été.

L'Unité Harvard continuera avec le même courage et la même énergie à agrandir la zone de son influence et multiplier ses moyens d'action. Cet été, Harvard sera envahi par une foule d'étudiants et d'étudiantes de tous les coins des Etats-Unis. Ce sera notre chance pour faire rayonner la vérité française bien au-delà des grands centres Gaullistes d'Amérique. Nous sommes aussi chargés par France Forever de Boston d'élaborer des plans pour une fête impressionnante du 14 juillet, qui prouverait à toute la population de Boston que la France reste démocratique et que la prise de la Bastille reste sa fête nationale.

J'espère, cher Monsieur Harvey, que là-dessus vous excuserez notre silence et que vous êtes plus disposé que jamais à nous donner toute l'aide possible pour que les universités américaines deviennent des centres pro-France Libre, pour que l'élite américaine soit activement amie de la France Libre et du peuple français.

(signé): Georges H. GERARD.

A la Société des Festivals de Montréal

Le bureau des gouverneurs, puis le bureau consultatif des Festivals de Montréal ont tenu séance récemment.

Madame Athanasie David, la présidente se fit l'interprète du sentiment général en prononçant l'éloge ému du magnifique travail réalisé pour Les Festivals de Montréal, depuis leur fondation, par leur première vice-présidente, la regrettée Miss Martha Allan.

Madame David rappela que l'un des plus chers vœux de Miss Martha Allan était de parfaire l'union entre les Canadiens de langue anglaise et les Canadiens de langue française, c'est à elle que revient l'initiative d'avoir créé le bureau de direction des Festivals de Montréal. À ses représentants des deux groupes ethniques conjugués, pour atteindre le "meilleur", leurs beaux dons respectifs. Et elle insista longuement sur l'immense perte qu'est pour la vie artistique de Montréal la disparition prématurée de Miss Martha Allan.

Le bureau des gouverneurs, qui siège afin de désigner un nouveau membre au bureau de direction, a élu seconde vice-présidente Mrs. Duncan Hodgson, précédemment membre du bureau consultatif; Mrs. J. Cecil McDougall devenant première vice-présidente.

Puis il adopta la résolution d'inclure dans les activités des Festivals de Montréal une saison d'automne annuelle de grand opéra, en plus de l'annuelle présentation d'opérettes, et proposa aussitôt pour la prochaine saison quatre opéras entre autres qui sont: "La Traviata" de Puccini, "Werther" de Massenet, "Fidelio" de Beethoven, et "Le Coq d'Or" de Rimsky-Korsakoff.

En outre il exprima vivement le désir que sir Thomas Beecham et monsieur Wilfrid Pelletier soient priés d'en assumer la haute direction. Par sir Montagu Allan, secondé par monsieur Edouard Cholette, fut soumise la motion suivante: "Le bureau des gouverneurs apprécie comme il se doit l'importance du travail accompli grâce à des concours bénévoles dans les divers comités des Festivals de Montréal. Il exprime sa reconnaissance à tous ceux qui, seuls, sans l'assistance d'employés professionnels rémunérés, et le fait n'est qu'insuffisamment connu, offrent gracieusement leurs services tant à l'administration qu'au secrétariat et au bureau des souscriptions, sans accepter aucune gratification, non plus même que le remboursement de leurs frais dans le cas de déplacements nécessités par l'organisation des concerts."

Et la séance fut levée après que les plans de la prochaine saison d'automne d'opéra aient été établis.

Les diables de l'air au Parc Belmont

Sur les hauteurs d'un poteau d'acier, s'élevant à une hauteur vertigineuse, trois jeunes gens montent et abilités aussi bien que les romaines lesquelles sont placées sur une plateforme qui n'est soutenue que par le poteau. Leurs tours d'acrobatie sont des plus audacieux. Ces trois jeunes gens portent le nom du trio Parrot dans le monde des amusements et c'est avec raison qu'on les appelle les "diables de l'air", car la hauteur n'a pas de limite pour eux. Ils jouent avec leurs pieds avec l'aisance et la grâce de l'homme bien connu de la trapèze volante. Il n'y a pas de filet durant toute la séance et c'est alors que chaque acrobate doit se fier à sa propre confiance et à sa maîtrise aussi bien que sur la coordination de l'esprit et du corps. Cette séance sensationnelle sera présentée au Parc Belmont à partir de lundi après-midi comme attraction gratuite.

"The Great Fuzzer" qui est l'attraction principale ne manque jamais d'émeuver les habitués du parc. Unique, audacieuse et tout à fait renversante, cette séance nous fait voir le "Great Fuzzer" marchant sur une barre en forme de spirale laquelle est soutenue par une balle de bois solide pesant non moins de soixante livres. Il ne se sert que de ses mains pour se tenir en équilibre tandis que ses pieds empêchent la balle de tourner lorsqu'il redescend. Tous les jeux favoris y compris le nouveau "The Ride-O" apportent la joie et le bonheur dans tous les coeurs jeunes ou vieux.

Princess "Wild Bill Hickok Rides"

Bruce Cabot tient le rôle-titre dans le film "Wild Bill Hickok rides", à l'affiche du Princess dès vendredi prochain. La distribution groupe également Constance Bennett, Warren Williams, Betty Brewer et Walter Catlett. L'action se déroule dans la contrée à pâturages qui entoure la rivière Powder dans le Montana. Warren Williams interprète le rôle d'un bandit qui tente d'acquiescer à son profit toutes les terres de la région. Bruce Cabot est le héros Bill Hickok, célèbre dans l'histoire des Etats-Unis. Le second film à l'affiche sera "Always in my Heart" avec Kay Francis et Walter Houston. (Communiqué.)

de Kuyper salue SHAWINIGAN-FALLS



Shawinigan-Falls fut fondé en 1899. L'origine de son nom a donné lieu à beaucoup de discussion. L'explication la plus vraisemblable est celle qu'en donne l'abbé N. Caron dans son histoire de la région. Le mot "Achawénékane", en algonquin, signifie crête. Les Indiens désignent ainsi les chutes que forme à cet endroit la rivière Saint-Maurice, à cause de la crête de montagnes qu'il leur fallait traverser en faisant le portage pour éviter les chutes.

Il y a plus de 100 ans que le de Kuyper est le genièvre favori dans la province de Québec. Le Gin de Kuyper se recommande d'une expérience de 247 ans. L'établissement fut fondé en 1695.

10 onces, \$1.05 26 onces, \$2.40 40 onces, \$3.45 Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. GIN de KUYPER CÉLÈBRE POUR SA VRAIE SAVEUR DE HOLLANDE

THE GREAT Fuzzer RIO RITA PALACE NOW SHOWING

CHARLES LAUGHTON THE TUTTLES OF TAHITI CAPITOL NOW SHOWING

WILD BILL HICKOK RIDES PRINCESS

TORTILLA FLAT LAMARR FLAT JOHN GARFIELD FRANK MORGAN

Les Anglais sont-ils nos persécuteurs?

Texte inédit et complet d'un prochain discours de M. René Chaloult, député libéral de Lotbinière

préparé par Marcel H. Estienne

« A l'occasion de la semaine des Quatre-Juifs, M. René Chaloult prononcera le discours suivant »

Je regrette d'être obligé de retenir aujourd'hui encore votre temps. Je réclamerai l'indulgence de mes collègues si mes remarques sont un peu longues, mais il importe de vider la question.

Je n'ai rien à retirer de ce que j'ai dit. Ce que j'ai dit, je l'ai bien dit, mais je ne veux pas que l'on dise que j'ai dit des choses que je n'ai pas dites tout en les disant sans le dire.

C'est dans ces conditions que je n'ai rien à retrancher de mes discours précédents: j'aurais plutôt à y ajouter, ma pensée ayant été dénaturée, comme c'est trop souvent le cas lorsque d'un discours on ne cite que des extraits.

Si j'ai fait l'éloge du Maréchal Pétain, c'est parce que jusqu'à ce jour le Canada entretenait des relations diplomatiques avec Vichy à la demande même de Londres. Vous remarquerez que, dans le discours que j'ai prononcé le 22 de ce joli mois de Mai à l'Assemblée législative, j'ai bien dit que nous entretenions des relations avec Vichy et non avec le gouvernement français. C'était vous donner à entendre le crédit que j'attachais à ceux qui prétendent représenter la France.

Aujourd'hui que partent les consuls de ce pays, que les relations se tendent, il va de soi que je ne saurais plus m'abriter derrière le prétexte de ces relations, que dans ces conditions ma position à l'égard de la conscription s'en trouve modifiée, puisqu'aussi bien, j'étais adversaire de la conscription, comme je l'ai indiqué, parce qu'il me peinait de penser qu'un jour les Canadiens français pourraient être appelés à se battre contre les Français tout court...

M. Machin. — Vous changez bien vite. M. Chaloult. — Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas: je souhaite donc à mon honorable ami de changer également. Voici ce que, textuellement, j'ai dit: "Les Canadiens français ne veulent pas traverser les mers de force pour aller se battre contre leur pays d'origine, la France. En supposant que les rôles seraient changés, je me demande si les gens de Toronto consentiraient à aller jeter des bombes sur l'Angleterre".

Eh bien, justement j'ai à ce propos raisonné comme un tambour. J'aurais dû me souvenir avec quelle joie les Français voient leur ciel sillonné par les bombardiers anglais, avec quel enthousiasme ils ont accueilli le raid récent de nos commandos sur St-Nazaire, comment sont reçus, soignés, cachés nos agents spéciaux lorsqu'ils parviennent à entrer en France. Et avec un peu d'imagination j'aurais pensé que si le malheur voulait qu'un jour l'Angleterre soit occupée par l'ennemi, elle appellerait de tous ses vœux la venue en force des gens de Toronto et d'ailleurs, sachant bien que leur seul but serait la délivrance de leur patrie.

Ainsi vit, j'en suis maintenant certain, le peuple de France. Il ne s'agit pas de se battre contre la France, non. Il s'agit de la libérer, de la délivrer d'un joug dont heureusement le poids ne s'est pas encore appesanti sur nos propres épaules. Occupé par le plus impitoyable des ennemis, il s'agit de libérer son territoire et à cette libération, nous devons, nous autres Canadiens français, participer dans la pleine mesure de nos moyens et de nos ressources.

M. Truc. — Bravo! M. Chaloult. — Je remercie mon honorable collègue de son approbation.

Imaginez-vous assez la joie de ces Français qui verraient débarquer en force, par milliers et milliers, des frères de sang et de langue. Quel gouvernement serait capable de trouver, en France, des soldats à leur opposer? L'on a pu, en agitant l'épouvantail suranné du communisme, trouver en France quelques milliers de mer-

cenaires, qui, rendus en Russie ont, au reste, pour plus d'une moitié, déserté. Mais quel Français prendrait les armes contre ses frères de race?

L'on peut imaginer avec quelle ardeur, quel enthousiasme le peuple de France aiderait notre armée. Et ce secours que nous apporterions à ce peuple, nous le lui devons. Il ne suffit pas de fêter Cartier, Maisonneuve, Dollard — tous ceux qui sont venus d'outre-mer et auxquels nous devons tout; il nous faut aussi nous inspirer de leur exemple. Je n'aimerais pas tomber dans le lyrisme, et je tiens à compléter ma pensée.

Nous avons le droit, nous autres Canadiens français, de revendiquer l'honneur d'être les premiers à fouler le sol de France, et il faut que nous soyons nombreux et disciplinés. Or l'on ne fait pas un soldat en un mois, ni en quatre. C'est dans ces conditions, et afin de permettre au pays la constitution d'une armée de la libération que je demande la conscription immédiate.

On se demande souvent comment tant de jeunes et solides gaillards, dans la rue, au restaurant, au cinéma, au dancing, au club, au cabaret, et un peu partout ne sont pas sous l'uniforme.

C'est que notre loi de mobilisation est mal faite. Avant d'envoyer des troupes outre-mer, il s'agit de les former, de les entraîner: cela est affaire de mois et de mois.

Construire des casernes, des dépôts, des centres d'approvisionnement, instruire des sous-officiers, appeler la jeunesse aux armes, — proportionnellement à ce que la France a mobilisé, le Canada pourrait facilement appeler plus d'un million et demi d'hommes sous les drapeaux — tel doit être notre premier souci, notre devoir élémentaire.

Puisque nous nous inspirons de traditions françaises, puisque ce titre de Canadien français est pour nous un titre de gloire, montrons-nous dignes de nos aïeux.

Elevons nos coeurs à la hauteur des malheurs de la France — et forçons l'arme qui libérera ce pays.

J'ai fait mention, récemment, du discours du duc de Bedford. A ce propos l'on aura remarqué que l'autorité dont jouit le duc de Bedford est pratiquement nulle. Sa réputation de fasciste est depuis longtemps établie et déjà avant guerre ses fantaisies lui avaient valu maintes mésaventures. Cependant il est un point qu'il me faut souligner.

Je tiens mon mandat de la confiance du peuple; je suis l'élu d'une majorité; je représente une partie de l'opinion publique.

Rien de tel pour le duc de Bedford; il doit au hasard de sa naissance ce genre de privilège contre lequel tout démocrate ressent toujours une certaine prévention.

Ce privilège lui permet de siéger à la chambre des Lords. Rien de plus factice, de plus suranné, de moins démocratique que cette institution davantage due à la tradition qu'à la logique.

Duc, Monsieur de Bedford l'est devenu comme d'autres deviennent cocus, — sans le savoir. M. Tartempion. — Parlez vous vous.

M. Chaloult. — Je n'ai fait aucune personnalité: il s'agit là d'une considération, non d'une constatation. Au surplus, ce n'est pas une infirmité.

M. Chose. — Merci. M. Chaloult. — Tout ceci exposé, j'aimerais que l'on ne considérât point ces quelques explications pour un reniement de mon attitude passée. J'ai beaucoup réfléchi, pesé le pour et le contre, discuté avec ma conscience, et c'est ainsi que j'ai été amené à ne pas faire la déclaration que vous venez de lire.

En marge de certaines déclarations de M. René Chaloult sur les Anglais et sur les misères des Canadiens de langue française.

Il y a deux René Chaloult: celui du marché Saint-Jacques, que nous laissons à la discrétion du ministre de la Justice; celui du Parc des Ormeaux à Québec, un Chaloult un peu effrayé, assagi par l'ombre de la police, cherchant à regagner l'estime des hommes intelligents. Ne parlons donc pas du premier. Seul le second offre matière à discussion.

M. Chaloult, parlant à des groupes de jeunesse ameutées par des maîtres fanatiques, a demandé la nationalisation de nos ressources. Il est scandalisé de voir nos forêts, nos chutes d'eau, nos mines, nos chemins de fer et nos principales institutions financières entre des mains étrangères.

Les Canadiens de langue française, dit-il, en substance, ne sont que de petits salariés. Ils sont mal nourris et en mauvaise santé. C'est chez eux que l'on trouve les slums les plus infects. Ils possèdent le record de la tuberculose. Presque la moitié de nos jeunes ont été refusés, comme physiquement inaptes, au service militaire. C'est le résultat de la pauvreté. Conclusion: nationalisons et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes.

M. Chaloult fait en passant un calcul mathématique fort simple. Nous formons, dit-il, environ trente pour cent de la population canadienne; donc, nous devrions avoir, à Ottawa, le tiers des places et le tiers du salaire des fonctionnaires. Actuellement, dit-il, nous ne tenons que 17 pour cent des fonctions et retirons 11 pour cent des salaires.

Or, l'orateur ne va pas à la racine du mal: l'éducation. Il est faux de prétendre que, parce que nous formons environ un tiers de la population, nous devons avoir un tiers des places et des salaires. Nous devons surtout avoir un tiers des compétences. Et si nous ne possédons pas ces compétences, c'est que nos maîtres ne nous ont pas formés tant pour cette vie que pour l'autre. Quand, pendant douze ou quinze ans, on nous a répété sur tous les tons et tous les jours: "Que sert à l'homme de gagner l'univers..." et qu'on nous a inculqué une sorte d'horreur des biens de ce monde, l'horreur même de la vie présente, ne nous attendons pas à retrouver, au sortir de cette formation, des désirs de conquête dans le réel. Ça nous prend généralement dix ans pour nous tirer de l'abstrait où l'on nous a plongés depuis la plus tendre enfance jusqu'à l'âge d'adulte.

Notre peuple est exceptionnellement doué. Ceux des nôtres qui, par un concours de circonstances, ont échappé à l'étreinte que l'on sait, ont réussi dans les domaines les plus divers. En outre, notre élite renferme quelques-uns des individus les plus cultivés du Canada. Donc, si nous avons connu les échecs les plus lamentables, la faute n'en est pas au peuple, mais à ceux qui l'ont guidé... vers la médiocrité et l'illusion.

Il y a longtemps que nous préchons une réforme de l'éducation. Nos gouvernants ont toujours eu peur d'agir, car les maîtres de l'école ne veulent pas que l'Etat empiète sur un terrain où ils sont rois et maîtres et d'où ils tirent leur extraordinaire puissance, leur domination presque absolue sur un peuple avide de vivre pleinement et librement.

Voilà une vérité que M. Chaloult ne connaît pas ou fait semblant d'ignorer. Je le soupçonne d'avoir peur de la vérité, peur surtout d'un groupe que tous nos politiciens courtisent et adulent de crainte de tomber aux prochaines élections et de compromettre toute leur carrière.

Comme on refuse de guérir le mal à sa racine, on prend le moyen le plus facile. On accuse les "maudits Anglais", les "grosiers Américains" d'avoir exploité à notre place nos ressources naturelles. On rejette tout le blâme sur les auteurs de notre développement industriel, sans lesquels nous aurions crevé de faim au cours des derniers cinquante ans. Les Canadiens de langue française, livrés à eux-mêmes, n'auraient jamais pu réaliser les développements de Shawinigan, de Grand-Mère, de Trois-Rivières, de l'International Paper, de l'Anglo-Pulp, de la Consolidated Paper (ces trois dernières corporations nommées par M. Chaloult lui-même), de la Baie Comeau, du C.P.R., du C.N.R., de la Canada Steamship, de l'Imperial Oil, de tant

d'autres entreprises pour lesquels les Canadiens ne possèdent ni les compétences, ni la préparation, ni le capital. Et je ne parle pas de nos mines nordiques, que nous connaissons depuis longtemps, mais que nous ne pouvions exploiter sans la venue du capital étranger.

Que nos Canadiens de langue française se préparent, par l'école et l'étude, à toutes les carrières pratiques, et ils ne tarderont pas à devenir, dans chacune de ces industries, des chefs, des meneurs d'hommes. Ce n'est sûrement pas en combattant l'enseignement de l'anglais et nous vantant d'être des idéalistes que nous arriverons à un tel résultat.

Mais on n'insistera pas là-dessus: il en est qui ont intérêt à rejeter entièrement sur les Anglais la responsabilité de nos faiblesses. On veut de la haine, afin de cultiver davantage l'esprit racique, en vue de verrouiller définitivement la réserve québécoise. On a abrevué d'injures l'estimable et honnête abbé Maheux, parce que celui-ci a prouvé historiquement que les Anglais ne nous avaient pas mangés. Il avait tellement raison!

Les Canadiens de langue française, depuis la conquête, ont reçu, de l'autre nationalité, une très large mesure de justice et de fair-play. Grâce au traitement de faveur qu'ils ont reçu la plupart du temps, ils ont gardé leur langue, leur foi, leurs habitudes. Leurs traditions sont presque intactes. Ils ont aujourd'hui la maîtrise de leurs écoles, de leurs collèges, de leurs universités. Ils enseignent ce qu'ils veulent et comme ils le désirent. Ils ont leur propre gouvernement, avec une mesure étonnante d'autonomie. Ils ont chassé les Anglais, les Ecossais et les Irlandais de presque tous les territoires qu'ils avaient tenté de coloniser en notre province. Et à cette heure même, certains d'entre eux, représentants d'une minorité, abreuvent les Anglais d'injures, alors que ceux-ci ont la patience et la sagesse de ne pas riposter sur le même ton. Si les Anglais nous lançaient seulement la dixième partie des insultes que certains des nôtres profèrent à leur endroit, il y aurait tellement de cris de fureur dans la province de Québec qu'on ne s'entendrait plus parler.

A ce sujet, le lieutenant-colonel de Salaberry, descendant du héros de Chateaugay, nous fait parvenir la copie du mandement que l'évêque de Québec, Mgr Briand, en 1776, pour empêcher les Canadiens de langue française de prendre parti pour les Américains révoltés. Voici le texte de ce document:

MANDEMENT au sujet de l'Invasion des Américains au Canada — 1775-1776

JEAN OLIVIER BRIAND, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège, Evêque de Québec, etc., etc., etc.

A tous les Peuples de cette Colonie, Salut et Bénédiction.

Une troupe de sujets révoltés contre leur légitime Souverain, qui est en même temps le nôtre, vient de faire une irruption dans cette Province, moins dans l'espérance de s'y pouvoir soutenir que dans la vue de vous entraîner dans leur révolte, ou au moins de vous engager à ne pas vous opposer à leur perverses desseins. La bonté singulière et la douceur avec laquelle nous avons été gouvernés de la part de Sa Très Gracieuse Majesté le Roi George III, depuis que, par le sort des armes, nous avons été soumis à son empire; les faveurs récentes dont il vient de nous combler, en nous rendant l'usage de nos lois, le libre exercice de notre Religion, et en nous faisant participer à tous les privilèges et avantages des sujets britanniques, suffiraient sans doute pour exciter votre reconnaissance et votre zèle à soutenir les intérêts de la Couronne de la Grande-Bretagne. Mais des motifs encore plus pressants doivent parler à votre coeur dans le moment présent. Vos serments, votre religion, vous imposent une obligation indispensable de défendre de



tout votre pouvoir votre patrie et votre roi. Fermez donc, chers Canadiens, les oreilles, et n'écoutez pas les séducteurs qui cherchent à vous rendre malheureux, et à étouffer dans vos coeurs les sentiments de soumission à vos légitimes supérieurs, que l'éducation et la religion y avaient gravés. Portez-vous avec joie à tout ce qui n'a d'autres vues que vos intérêts et votre bonheur. Il ne s'agit pas de porter la guerre dans les provinces éloignées: nous demandons seulement un coup de main pour repousser l'ennemi, et empêcher l'invasion dont cette province est menacée. La voix de la religion et celle de vos intérêts se trouvent ici réunies, et nous assure de votre zèle à défendre nos frontières et nos possessions.

Donné à Québec, sous notre seign, le sceau de nos armes et la signature de notre Secrétaire, le 22 mai 1775.

J. Ol., Evêque de Québec, par Monseigneur F. Perrault, Pire, Secrétaire.

Cette lettre pourrait être écrite aujourd'hui. Elle ne fut jamais d'une actualité plus tragique. Il suffirait d'y changer quelques mots et d'y apposer la signature de Son Eminence le cardinal Villeneuve, pour l'adapter aux circonstances présentes.

Mais une autre leçon se dégage de ce document: c'est que

la Couronne anglaise, dès le début, fut pour les vaincus du Canada pleine d'égards et de ménagements.

On peut légitimement désirer, pour le Canada, dans un avenir plus ou moins rapproché, une oleine et entière souveraineté. L'évolution des peuples est l'un des phénomènes inévitables de la marche de l'humanité. D'ailleurs, le statut de Westminster a déjà consacré notre indépendance.

Ce contre quoi nous protestons, c'est l'oeuvre de haine à laquelle se livrent certains sectaires. Nous avons tout à gagner en gardant l'amitié de nos voisins, les Anglais et les Américains de ce continent; nous avons tout à perdre en encourageant leur hostilité ou leur mépris. Nous ne pouvons vivre seuls. Nous ne pouvons nous rallier politiquement à la France: la géographie, les faits et même le tempérament sont contre nous. Les 135,000,000 de gens de langue anglaise qui nous entourent peuvent se passer de nous.

Mais nous, nous ne pouvons nullement nous passer d'eux.

Ils peuvent vivre sans nous, nous ne pouvons vivre sans eux.

C'est pourquoi j'ai préféré la voie de la collaboration et de l'amitié à celle de l'isolement et de l'amertume.

J.-Ch. H.

D'un Arôme Délicat THE "SALADA"

Les Mots Croisés du Jour

Par TITLIT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

HORizontalement

- Instrument réservé au décollage — Un truc pour s'empoisonner l'exaltation.
- Prendre l'attitude des souverains et des chevaux au moment de leur couronnement — Fait usage.
- Symbole chimique du calcium — Possède — Semer des graines de rupture; ne point prendre garde au tournant dangereux — Symbole chimique de l'argent.
- « DEMOISELLE » — Commune de la Moselle — Non préparé.
- Grand lac de l'Afrique centrale — Petit-fils d'Hélien — Mangui du Gabon.
- Connaissance d'une chose — Beaucoup de vagues à lames; le garde-manger des vendredis — lère note de la gamme — Mit la selle.
- Général américain — Département formé de parties de l'Irlande, de la Normandie et de l'île-de-France.
- Ne jamais mourir de faim — Nom de deux détroits.
- Chef-lieu de canton (Allier) — Oxyde d'uranium — Symbole chimique du caesium.
- Brut — Pronom personnel (1e pers.) — Ville d'Espagne (prov. de Tarragone) — Gros perroquet.
- Se dit de la neige qui tombe — Prêtait sa collaboration à.
- Royal — Instrument pour enfoncer les pavés — Conjonction négative.
- Homme qui doit être un peu à l'avant d'être un peu las — Piver au moyen de bosses — Une des Cyclades (Ion.)
- Ville d'Espagne (prov. de Guipuzcoa) — Espace occupé par un corps — Ecrivain grec du IIIe siècle.
- Chaque restant sur place après la moisson — Ecrivain asturien latin, né vers 350.

VERTICALEMENT

- Les plus coûteux des vomitifs — Constipation péronaire, la plus grande vertu aux yeux des herbivores — Un présent que le passé fait à l'avenir.
- Des bras qui manquent de tête — Portrait flatté de la nature.
- Equerre — Exclamation d'admiration — Nom de l'Estonie en estonien — Parcours des yeux.
- Solipède — Qui ont un sève rude et désagréable — Qui a beaucoup de grains.
- Encouragé par le froid — Valée de l'Argolide.
- Machine à circuler vite dont la diffusion ralentit de plus en plus la circulation — Qui peut être réitéré.
- Conjonction négative — Troisième note de la gamme — Vieille de la gamme ordinaire — Vieille fille qu'on viole encore volontiers.
- Des bécheurs qui charient — Arde.
- Facile à plier — Crie, en parlant du cœur — Suinta.
- Jeu de carte se jouant avec un piquet (ou RAMS) — L'art moderne.
- Epoque — Pièces d'orfèvrerie où en expose l'hostie consacrée à l'autel.
- Belle qui se rebiffe — Adverbe de négation — Mesure itinéraire chinoise.
- En quel endroit Morceau de bois pour caler — Préposition — L'art moderne.
- Rivière d'Allemagne — Mesure itinéraire chinoise — Qui se rapporte au crâne.
- Il y a 1000 livres de 1000 livres.

SOLUTION DU PROBLEME No 243
Paru dans le JOUR, 23 mai 1942

L	A	P	I	D	A	I	R	E	F	L	A	I	R
O	D	O	R	A	I	A	G	R	E	A	B	L	E
C	O	L	I	N	A	V	O	U	E	S	O	N	
A	R	I	A	S	R	A	I	S	O	I	T	E	
T	E	C	H	B	A	L	N	E	A	I	R	E	
A	R	E	R	A	S	E	E	R	O	C			
I	S	E	L	A	M	E	S	T	H	E	R		
R	O	N	F	L	E	M	E	N	T	A	E	R	A
E	P	I	A	I	E	N	O	U	E	S	O	T	
T	A	X	E	S	T	R	I	X	T	S	E		
B	I	S	U	T	I	S	A	J	U	R	I	E	
O	C	E	R	R	E	R	A	C	L	E	F	S	
N	I	A	T	A	M	I	O	T	E	F			
T	E	N	A	N	C	I	E	R	S	M	A	I	N
E	N	S	U	I	T	E	H	E	T	A	I	R	E

GAGNANT DU CONCOURS DE LA SEMAINE DERNIERE: L. L. Beauchesne, 3541 Ste-Famille, Montréal, P.Q.

Où est Jos ?

A prendre une DOW

Quand Madame ne trouve chaussure à son pied...
Qu'une bonne Dow m'en tire des épines du pied!

Plus de gens découvrent chaque jour que Dow est la plus délicieuse des bières